

Chapitre II :

L'âge d'or augustinien.

I - FONDEMENTS

C'est Augustin que nous prenons comme point de départ et de référence pour notre enquête. Depuis que les historiens ont démontré qu'il n'était ni un lettré de la décadence, ni un fondateur du Moyen Age, mais un homme de l'Antiquité Tardive¹, son oeuvre immense et la profondeur de son influence sur l'Occident latin sont apparues dans leurs vraies dimensions. Elles nous feraient une obligation d'étudier d'abord les leçons qu'il donna et d'analyser l'héritage qu'il a légué, même s'il n'avait pas justement mené une recherche délibérée sur les sujets qui concernent notre étude². Et de fait, maître de tant de domaines, Augustin a composé deux ouvrages capitaux

1. Selon l'analyse d'H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (4), Paris, 1958, p. 694.

2. Nous avons pour notre travail, outre le monumental chapitre consacré à notre auteur par M. SCHANZ, *Geschichte*, t. 4, 2, p. 398-472, utilisé les ouvrages fondamentaux de E. GILSON, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, 1942 ; H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* ; M. TESTARD, *Saint Augustin et Cicéron*, Paris, 1958 ; A. MANDOUZE, *Saint Augustin, l'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, 1968 ; P. COURCELLE, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin* (2), Paris, 1968 ; P. BROWN, *La vie de saint Augustin*, Paris, 1971. A ces travaux, qui donnent la bibliographie désirable pour notre sujet, doivent être joints les trois volumes d' *Augustinus magister, Congrès international augustinien*, Paris, 1954 et les publications *Recherches augustinienes* (Paris) et *Revue des études augustinienes* (Paris), avec la table des matières des années 1954 - 1984 parue en 1987 sous la signature d'H. LE ROCHAIS et de G. MADEC. Deux congrès et un colloque récents ont complété cette documentation : *Congresso internazionale su s. Agostino nel XVI centenario della conversione, Atti* (3 vol.), Rome, 1987 ; *Augustiniana Traiectina, Communications présentées au colloque international d'Utrecht, 13-14/11/1986*, edd. J. DEN BOEFT et J. VAN OORT, Paris (*Et. Aug.*), 1987 ; *Saint Augustin, in Bull. de Litt. eccl.*, t. 88, 3-4, (Toulouse, Institut catholique), 1987.

dans l'histoire de l'éloquence chrétienne : les traités *Sur l'instruction religieuse élémentaire* et *Sur l'éducation chrétienne*³. Outre leur intérêt sur le plan littéraire et esthétique, ces deux textes offrent sur les problèmes de la communication latine une série de *testimonia* que l'on peut organiser en un ensemble cohérent : ils fournissent des réponses précises aux questions que nous avons commencé de poser.

La langue du premier apôtre

Comment instruire les fidèles ? Le problème du choix entre le *sermo piscatorius* du premier apôtre (Pierre, le "pêcheur") et la langue des rhéteurs, autrement dit entre un style adapté à la communication la plus générale et un mode d'expression réservé à une élite, a provoqué chez les prédicateurs chrétiens de longues recherches, semées de controverses et d'hésitations. La genèse des choix qui s'affirmèrent à l'apogée de la littérature latine chrétienne a été étudiée depuis longtemps⁴, en des travaux dont l'aboutissement le plus récent a été la mise en évidence d'un concept nouveau : celui de *sermo humilis*⁵. L'analyse moderne a adopté un point de vue surtout littéraire, consacrant ses efforts à dégager les caractères d'une langue et d'un style qui bouleversaient le paysage traditionnel de l'écriture et de la parole latines⁶. Des recherches particulières ont montré dans l'oeuvre d'Augustin le centre de convergences - et souvent le point d'aboutissement - des efforts déployés, des choix décidés et des contradictions vécues par les auteurs chrétiens, de Tertullien à Jérôme⁷.

Nous considérerons l'apport augustinien en adoptant un point de vue différent, c'est-à-dire en l'interrogeant cette fois directement sur les problèmes que pose la communication. Les deux traités d'Augustin en offrent une véritable théorie ; la question "qui comprend quoi ?" est sans cesse présente à son esprit : "Et, en vérité, il est impératif d'être compris non seulement dans des entretiens entre deux ou plusieurs personnes, mais bien plus encore quand c'est face au peuple que s'exprime notre propos. Car, lors

3. *De catechizandis rudibus* et *De doctrina christiana*. Nous avons suivi l'édition procurée par G. COMBES et J. FARGE dans la *Bibliothèque augustinienne*.

4. E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa*, t. 2, Leipzig, 1898, p. 521 sqq.

5. E. AUERBACH, chap. *Sermo humilis*, dans son livre *Literatursprache und Publikum*, que nous citons d'après l'édition anglaise, *Literary language*, p. 27 - 65.

6. Selon les travaux de C. MOHRMANN, *Die altchristliche Sondersprache*, Nimègue, 1932 et *Etudes sur le latin des chrétiens*, 4 vol., Rome, 1958-1977.

7. Sur ce développement, G.Q.A. MEERSCHOEK, *Le latin biblique d'après saint Jérôme* et J. FONTAINE, *Aspects et problèmes*.

d'entretiens, chacun a la possibilité de poser des questions . Mais, lorsque tous se taisent pour qu'un seul soit écouté et qu'ils tournent vers lui leurs visages attentifs, il n'est ni usité ni convenable de s'informer personnellement sur ce que l'on n'a pas compris, et cette raison oblige avant tout l'orateur à prendre soin de l'auditeur silencieux en lui apportant son aide. La foule avide de s'instruire indique par ses attitudes si elle a compris : jusqu'à ce que tel soit le cas, il faut insister sur le point traité en variant de toutes les manières l'expression de cette idée. Mais dès que la compréhension sera évidente, il faudra soit mettre un terme à son propos, soit aborder un autre sujet⁸".

Responsabilité de l'orateur chrétien

Sous une forme serrée et énergique, ce commentaire met en place les principes essentiels d'une véritable communication collective. Se faire comprendre est une obligation pour le pasteur d'âmes ; les verbes choisis et la forme sous laquelle ils sont employés transforment ces conseils en injonctions⁹. Celles-ci établissent entre l'individu et la foule une distinction qui repose sur l'expérience personnelle de l'auteur : il lisait sur les visages des auditeurs et comprenait d'après leurs réactions si son discours touchait ou non ses fidèles. L'obligation de répéter jusqu'à ce que ce résultat ait été atteint engage la responsabilité de l'orateur de manière complète. Cela signifie que, de notre point de vue, la question de la langue dans laquelle devait s'établir la communication ne pouvait pas ne pas se poser s'il y avait eu une difficulté sur ce plan-là. Cela implique que l'oeuvre d' Augustin nous donnera une sorte d'unité de mesure qui nous permettra d'étalonner avec une précision suffisante le rendement de la communication orale latine aux derniers temps de l'Empire en Occident.

Toute l'oeuvre si vaste d'Augustin est traversée par les problèmes de la communication. Non seulement parce que l'Africain a eu si souvent à prendre dans ses combats les armes de la rhétorique traditionnelle, qui anime ses exposés et ses polémiques¹⁰, mais surtout parce qu'il semble avoir eu un don particulier des contacts humains,

8. AUG., *De doc. christ.*, 4, 10, 25 : "Et hoc quidem in colloctionibus, siue fiant cum aliquo uno, siue cum pluribus, uerum etiam multo magis in populis quando sermo promitur, ut intelligamur instandum est, quia in colloctionibus est cuique interrogandi potestas ; ubi autem omnes tacent ut audiatur unus et in eum intenta ora conuertunt, ibi, ut requirat quisque quod non intellexerit, nec moris est nec decoris, ac per hoc debet maxime conuenire cura dicentis. Solet autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi auida multitudo. Quod donec significat, uersandum est quod agitur multimoda uarietate dicendi... Mox autem ut intellectum esse constiterit, aut sermo finiendus, aut in alia transeundum est".

9. *Instandum est... ; debet subuenire... ; uersandum est... ; sermo finiendus... ; in alia transeundum est.*

10. Comme le montre P. BROWN, *La vie de saint Augustin*, p. 457 sqq.

individuels ou collectifs¹¹. L'armature de sa doctrine pédagogique, bien visible et ordonnée dans ses deux traités d'éducation, apparaît aussi çà et là dans ses lettres, ses traités, ses "rétractations". Toute sa vie, Augustin a été un homme de communication¹² : nous ferons donc appel à ses *testimonia*, qui surgissent de manière parfois inattendue, aléatoire en quelque sorte, dans des lignes consacrées à des sujets différents, pour compléter, si besoin est, le modèle défini à partir des traités directement orientés vers ce problème, mais surtout pour nous assurer que la théorie augustinienne de la communication, écrite et orale, informe l'ensemble de sa pensée et de son comportement.

Recherche méthodique de l'intelligibilité, analyse des publics, exigences d'une action oratoire efficace : ces trois thèmes fondamentaux conduisent à d'importantes questions de *realia* sociolinguistiques.

II - INTELLIGIBILITE

Augustin exhorte l'orateur - et l'écrivain - chrétien à s'efforcer sans relâche d'être compris par son public. Une dizaine de textes offrent sur ce point des injonctions sans équivoque sur le plan des exigences théoriques. Celles-ci supposent des choix stylistiques, voire linguistiques, neufs et parfois hardis, qui jettent une vive lumière sur l'évolution du latin comme langue de communication générale. Nous prendrons un critère d'ordre progressif dans l'examen de ces passages : partis de constatations attendues sur la nécessité d'un contact affectif réel avec le public, nous arriverons à des recommandations révolutionnaires sur la manière de préserver la clarté d'un exposé.

Craintes et espoirs de l'orateur

Le prêtre Deogratias, à qui Augustin adressa son traité de catéchèse, se plaignait de ne parvenir à prononcer que des discours

11. A. MANDOUZE, *Saint Augustin*, p. 578 sqq. ; p. 592 sqq.

12. C'est une des conclusions auxquelles sont parvenus dans des survols un peu rapides deux travaux récents. D'abord J.J. MURPHY, *Rhetoric in the middle ages : a history of rhetorical theory from saint Augustine to the Renaissance*, Berkeley, 1974, ch. II, *Augustine and the age of transition A.D. 400 to 1050* (p. 43-88). Puis, d'un point de vue non pas littéraire ou historique, mais linguistique, T. TODOROV, *Théories du symbole*, Paris, 1977, p. 42 : " L'analyse de la désignation se trouve évincée par une doctrine de la communication ... Augustin est animé par une tendance qui consiste à inscrire le problème sémiotique dans le cadre d'une théorie psychologique de la communication... Il n'est pas pour autant entièrement original : la perspective psychologique était déjà celle d'Aristote. Il reste qu'Augustin développe cette tendance plus qu'aucun de ses prédécesseurs (p. 53)".

"interminables et insipides¹³". Mais l'auditoire, remarque Augustin dans sa réponse, n'a pas éprouvé forcément ce sentiment d'insatisfaction. De toute façon, poursuit notre auteur, "à moi aussi mon propre discours me déplait presque toujours. J'ai le désir d'en prononcer un meilleur dont souvent je jouis intérieurement, avant d'avoir commencé à l'exprimer en paroles. Mais une fois que je me suis révélé bien inférieur à celui que je portais en moi, je m'afflige que ma langue n'ait pas eu la force d'obéir à mon coeur. Car je veux que celui qui m'écoute comprenne ce que je comprends dans sa totalité et je sens que ma parole ne parvient pas à ce résultat¹⁴".

Augustin procède ensuite à une fine analyse ; il y distingue notamment de la représentation mentale d'un concept son expression orale, et souligne avec une vive sensibilité linguistique la pesanteur de la parole par rapport à la promptitude de l'esprit. L'orateur chrétien est engagé tout entier dans cette relation privilégiée qu'il entretient avec son auditoire. Dans le fond, Augustin souhaiterait que, par une sorte d'identification miraculeuse, les fidèles eussent accès sans relais à sa propre pensée. L'adjectif indéfini *totum*, par son choix et par sa place dans la phrase, souligne avec énergie qu'Augustin vise à une communication achevée ; et cette relation passe par une intelligence complète de la parole (*intelligo / intelligat*). Car l'évêque d'Hippone connaît ces secrets de l'âme humaine ; il sait que le charisme du prédicateur ne saurait à lui seul soutenir l'attention des auditeurs : "Car s'il arrive que l'orateur ne soit pas compris, qui peut ignorer qu'on ne peut l'écouter ni avec plaisir ni en esprit d'obéissance¹⁵ ?".

Joies de la communication

La crainte de ne pas être intelligible fait un devoir à l'orateur de rechercher la communication et, pour l'établir, de se donner les moyens culturels nécessaires. S'il y parvient, il éprouvera une joie profonde à constater que son éloquence est efficace, parce qu'elle

13. AUG., *De cat. rud., Praef.* 1, 1 : "Saepe autem tibi accidisse confessus atque conquestus es, ut in sermone longo et tepido tibi ipse uilesceres essesque fastidio...". Le sens du mot *rudis* a été étudié par R. CORDOVANI, *Il 'De catechizandis rudibus' di S. Agostino, Questioni di contenuto e di stile, in Augustinianum*, t. 6, 1966, p. 489-527 (p. 503).

14. *Ib.*, 2, 3 : "Nam et mihi prope semper sermo meus displicet. Melioris enim auidus sum, quo saepe fruor interius, antequam eum explicare uerbis sonantibus coepero; quod ubi minus quam mihi notus est eualuero, contristor linguam meam cordi meo non potuisse sufficere. Totum enim quod intelligo, uolo ut qui me audit intelligat et sentio me ita non loqui, ut hoc efficiam". On trouve d'utiles remarques sur ce traité, d'un point de vue qui se rapproche du nôtre, dans O. WERMELINGER, *Die pädagogischen Leitlinien in Augustinus 'De catechizandis rudibus'*, in *Congresso*, t. 2, p. 313-321.

15. *De doc. christ.*, 4, 26, 56 : "Nam si non intelligatur, quis nesciat nec libenter eum posse, nec obedienter audiri".

soulève l'enthousiasme du public. Comme le jeune Cicéron se rendait au forum où se produisaient les grands orateurs, Augustin a écouté les sermons qu'Ambroise prononçait à Milan : "J'écoutais avec passion ses exposés au peuple... en explorant pour ainsi dire son éloquence ; je faisais mes délices de l'élégance de sa parole¹⁶". Avant d'être converti, Augustin avait ainsi vécu l'expérience enivrante d'être l'auditeur d'une parole chrétienne efficace. A son tour, il souligne combien l'orateur chrétien ressent une joie profonde au moment où il observe que son éloquence touche son public, car "lorsqu'elle résout des questions très délicates..., lorsqu'elle fait surgir de je ne sais quelles sortes de cavernes d'imprévisibles maximes à l'extrême finesse..., lorsqu'elle convainc d'erreur un adversaire ...surtout quand une espèce de beauté naturelle la remplit sans avoir été recherchée, et que s'y ajoute la musique des clausules sans ostentation, mais par une sorte de nécessité, née du sujet lui-même, cette éloquence soulève de telles acclamations qu'on a peine à considérer qu'elle appartient au style mesuré... Or, d'où viennent les acclamations redoublées qui accueillent de telles paroles, si ce n'est de ce que la vérité ainsi démontrée, ainsi défendue, ainsi invincible, enchante l'auditoire¹⁷". L'enthousiasme du professeur confère à cette longue et belle période un souffle qui rappelle plutôt les envolées du style sublime. Augustin vibre au souvenir de ces triomphes - de la foi, certes, mais défendue par l'éloquence - dans le cas d'une communication parfaitement établie en un style harmonieux.

Eviter le purisme

Ces analyses lyriques, pour significatives qu'elles soient, laissent-elles une marge d'incertitude assez large lorsque la question

16. AUG., *Conf.*, 5, 13, 23 : "Et studioso audiebam disputantem in populo... quasi explorans eius facundiam ; ...et delectabar suavitate sermonis". Cf. P. BROWN, *La vie*, p. 81. La *suavitas* est, rappelons-le, une qualité essentielle de l'orateur chez Cicéron; elle complète la *grauitas*. Cf. A. MICHEL, *Les rapports*, p. 320 et 432. L'efficacité oratoire d'Ambroise n'était pas un vain mot, si l'on se rappelle dans quelles conditions il avait, alors *consularis* (gouverneur), apaisé les émeutes de Milan en 373 : RUFIN, *Hist. eccl.*, 2, 11 ; cf. la mise au point du P. M. TESTARD, dans l'*introduction* à son édition du *de officiis*, Paris, 1985, p. 12-14.

17. *De doc. christ.*, 4, 26, 56 : "Plerumque dictio ipsa submissa, dum soluit difficillimas quaestiones et inopinata manifestatione demonstrat, dum sententias acutissimas de nescio quibus quasi cauernis, unde non sperabatur, eruit et ostendit, dum aduersarii conuincit errorem et docet falsum esse quod ab illo dici uidebatur inuictum, maxime quando adest ei quoddam decus non appetitum, sed quodammodo naturale et nonnulla, non iactanticula sed quasi necessaria atque, ut ita dicam, ipsis rebus extorta numerositas clausularum, tantas acclamationes excitat, ut uix intelligatur esse submissa... Vnde autem crebro et multum acclamatur ita dicentibus, nisi quia ueritas sic demonstrata, sic defensa, sic inuicta delectat ?". Soulignons-le : c'est Augustin lui-même qui annonce qu'il va parler de la *dictio submissa* ; le paradoxe qui suit est donc de son fait.

stricte du rapport à la langue parlée quotidienne doit être posée ? Les contacts avec le public décrits par le texte précédent, si intimes soient-ils, pouvaient, après tout, ne concerner qu'une minorité de notables : assez nombreux pour remplir de leurs acclamations une basilique, ils n'auraient constitué qu'une faible partie de la population. Les spécialistes de l'histoire des langues romanes, en particulier, ne se laisseront peut-être pas convaincre par des déclarations d'intention : si elles correspondaient à une pratique réelle et vivace, elles remettraient sérieusement en question - du moins selon les perspectives de la communication reçue -, les chronologies hautes d'après lesquelles les transformations subies par le latin parlé populaire auraient été déjà très avancées dès le V^e siècle¹⁸.

Or, deux *testimonia* puisés dans le traité *Sur l'éducation chrétienne* montrent qu'Augustin s'est réellement affronté aux problèmes que posait la réception d'un discours tenu en latin par un lettré à l'intention d'un auditoire dont la langue parlée spontanée était le seul moyen d'accès à l'enseignement qui lui était prodigué. Laissons la parole au premier de ces textes. Il est célèbre, mais a été souvent cité de manière adventice et incomplète. Augustin s'interroge sur la manière correcte, pour le *lector* d'assumer ses fonctions : il doit en particulier ponctuer et prononcer intelligemment, afin d'éviter les contresens sur le texte des Écritures, et d'induire par là son auditoire en erreur. Ces problèmes de sens préoccupent tant Augustin qu'il élargit ainsi son analyse à des questions de vocabulaire : "Il existe aussi, produite par l'incertitude phonétique, une ambiguïté, qui concerne avant tout la prononciation. Car il est écrit : *Non est absconditum a te os meum, quod fecisti in abscondito*. La syllabe *os* doit-elle être prononcée abrégée ou allongée ? Ce n'est pas évident pour le lecteur. Qu'il l'abrège, c'est qu'il songe dans le cas de ce singulier, à *ossa* ; qu'il l'allonge, c'est qu'il songe à *ora*. De tels doutes sont levés en se reportant à la langue source : car, c'est non pas *stoma*, mais *ostéon* qui se trouvait en grec. C'est pourquoi la langue parlée usuelle de la masse a en général un plus grand rendement dans la communication que l'expression puriste des lettrés. Je préférerais à la vérité qu'on dise en commettant un barbarisme : *Non est absconditum a te ossum meum*, plutôt que la phrase fût moins claire, parce que plus latine¹⁹".

18. Sur ces points de vue, cf. *supra*, chap. I, p. 11.

19. Aug., *De doct. christ.*, 3, 3, 7 : "Est etiam ambiguitas in sono dubio syllabarum et haec utique ad pronuntiandum pertinens. Nam quod scriptum est : ' Non est absconditum a te os meum, quod fecisti in absconditum ', non elucet legenti utrum correpta littera 'os' pronuntiet an producta. Si enim corripiat ab eo quod sunt ossa, si autem producat ab eo quod sunt ora, intelligitur numerus singularis. Sed talia linguae praecedentis inspectione diiudicantur : nam in Graeco non *stoma* sed *osteon* positum est. Vnde plerumque loquendi consuetudo uulgaris utilior est significandis rebus, quam integritas litterata. Mallem quippe cum barbarismo dici, ' Non est absconditum a te ossum meum ', quam ut ideo esset minus apertum, quia magis latinum est". Sur le métier de grammairien qui avait fourni à Augustin les bases d'une telle analyse, G. BELLISSIMA, *Sant'Agostino grammatico*,

Accepter les compromis

Augustin avance dans son exposé et insiste de nouveau sur cet aspect dans le livre suivant de son traité. Cela signifie que, des années plus tard - car telle est la chronologie admise pour la rédaction du *Sur l'éducation chrétienne* -, l'évêque, loin d'avoir adopté une théorie plus timide, en défend encore les choix fondamentaux : "Le désir actif de l'évidence laisse de temps en temps de côté les mots plus élégants, et il a le souci non pas de bonnes sonorités, mais plutôt d'une bonne communication et d'injonctions efficaces pour imposer ce qu'elle cherche à montrer. C'est pourquoi on a dit, en traitant de ce type d'expression, qu'il s'y présente une espèce de négligence diligente. Celle-ci néanmoins dépouille son élégance sans se souiller de trivialité. De toute manière, les bons enseignants ont vraiment (ou devraient avoir) un souci d'enseigner si intense que, si un mot ne peut être latin qu'au prix d'une obscurité ou d'une ambiguïté, et si d'un autre côté la manière populaire de le prononcer lève l'ambiguïté et l'obscurité, il ne doit pas être prononcé suivant la tradition lettrée, mais plutôt suivant l'usage des illettrés²⁰".

Après avoir présenté un autre exemple, Augustin reprend le cas énoncé au livre III : "Pourquoi celui qui enseigne la foi aurait-il honte, en s'adressant à des fidèles sans instruction, de dire *ossum* plutôt que *os*, pour éviter que cette dernière syllabe ne soit comprise à partir de *ossa* plutôt que d'*ora*, du moment que les oreilles africaines ne savent distinguer ni la brièveté, ni l'allongement vocaliques ? De quoi sert en effet, dans l'élocution, un purisme qui ne concourt pas à l'intelligence de l'auditeur ? Car il n'y a pas lieu de s'exprimer oralement si ceux pour l'intelligence desquels nous prenons la parole ne comprennent pas ce que nous disons. Celui qui enseigne évitera donc tous les mots qui n'enseignent pas. Si à leur place il peut en dire d'autres intelligibles sans déformation, il choisira cette solution. Mais si c'est impossible, en raison de leur inexistence ou parce qu'ils ne reviennent pas pour l'instant à l'orateur, il

in *Augustinus magister*, t. 1, p. 35-42.

20. *Ib.*, 4, 10, 24 : "Cuius euidetiae diligens appetitus aliquando negligit uerba cultiora, nec curat quid bene sonet, sed quid bene indicet, atque intimet quod ostendere intendit. Vnde ait quidam cum de tali genere locutionis ageret, esse in ea quamdam diligentem negligentiam. Haec tamen sic detrahit ornatum, ut sordes non contrahat. Quamuis in bonis doctoribus tanta docendi cura sit, uel esse debeat, ut uerbum quod nisi obscurum sit uel ambiguum, latinum esse non potest, uulgi autem more sic dicitur, ut ambiguitas obscuritasque uitetur, non sic dicatur ut a doctis, sed potius ut ab indoctis dici solet". L'oxymoron *diligentem negligentiam* est dans *Cic., orat.*, 23, 78 : "illa enim ipsa contracta et minuta non neglegenter tractanda sunt, sed quaedam etiam negligentia est diligens". Sur ces rapprochements, H. HAGENDAHL, *Augustine and the latin classics*, Stockholm, 1967, p. 562. Le mot *indocti* désigne dans un tel contexte les illettrés, puisqu'il s'agit de prononciation spontanée (c'est-à-dire de locuteurs qui ne sont pas passés sur les bancs du *grammaticus*); sur ces équivalences, on se reportera *infra*, p. 000.

emploiera même des mots en les déformant un peu, pour peu que le sujet de l'enseignement même puisse être transmis et reçu, et cela sans déformation²¹".

Consuetudo vulgaris

Les conséquences linguistiques de ces réflexions ne doivent pas être sous-estimées²². Tout d'abord, l'évêque tire réellement les conclusions logiques qu'implique son précepte d'intelligibilité, et il ne craint pas d'affronter les contradictions qui peuvent naître entre le devoir de communiquer et la tradition du purisme grammatical. Qu'il revienne au même exemple (*ossa /ora*) après des années et que les cas d'intelligibilité qu'il traite concernent tous le texte biblique, cela ne doit pas nous inciter à réduire la portée pratique de ces injonctions. Il était conforme à l'esprit même de l'ouvrage que l'évêque puisât ses références dans l'Écriture, même à propos de questions de grammaire, puisqu'une grande part du traité porte sur la communication aux fidèles de la richesse culturelle, et religieuse, stylistique et oratoire, de la Bible. Pour être équitable, on doit constater qu'Augustin ne craint pas de citer en outre, par référence indirecte, Cicéron, pour légitimer la doctrine linguistique qu'il expose ici²³. C'est dire qu'il remonte à des références

21. *Ib.* : "Cur pietatis doctorem pigeat imperitis loquentem ossum potius quam os dicere, ne ista syllaba non ab eo quod sunt ossa, sed ab eo quod sunt ora intelligatur, ubi a frae aures de correptione uocalium uel productione non iudicant ? Quid enim prodest locutionis integritas quam non sequitur intellectus audientis, cum loquendi omnino nulla sit causa, si quod loquimur non intelligunt, propter quos ut intelligant loquimur ? Qui ergo docet, uitabit omnia uerba quae non docent ; et si pro eis alia integra, quae intelligantur potest dicere, id magis eliget : si autem non potest, siue quia non sunt, siue quia in praesentia non occurrunt, utetur etiam uerbis minus integris, dum tamen res ipsa doceatur atque discatur integre". Ces remarques d'Augustin sur la disparition des oppositions quantitatives en latin d'Afrique ont naturellement retenu l'attention des philologues. Cf. G. REICHENKRON, *Historische*, p. 292 sqq. et S. LANCEL, *La fin et la survie*, p. 277 sqq. La justesse de l'observation offerte par l'évêque d'Hippone est attestée par les remarques d'autres spécialistes contemporains, comme Consentius : "Vt si quis dicat ' orator ' correpta priore syllaba quod ipsum uitium Afrorum speciale est (*GLK*, t. 5, p. 392)". La question encore pendante est de savoir si la perte des oppositions est achevée ou si nous sommes en présence d'un stade intermédiaire dans lequel les voyelles longues par nature, mais inaccentuées, auraient eu tendance à l'abrègement. Cf. J. PERRET, *Poésie et métrique chez Commodien*, in *Pallas*, t. 5, 1957, p. 27-42, p. 39 ; F. SCHÜRR, *La diphtongaison romane*, in *RLiR*, t. 20, 1956, p. 107 - 144 et 161-248 et notre discussion à propos de la prononciation des lectures liturgiques au VII^e siècle dans *Le lecteur*, p. 139.

22. C'est le point de vue adopté par H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, p. 537.

23. Cf. *supra*, n. 20. Augustin pose d'abord la règle générale de la clarté. Il cite aussitôt une "autorité" ; celle-ci est l'*orator*, dont notre auteur suit tantôt l'esprit, tantôt la lettre. Cf. M. TESTARD,

classiques pour justifier des hardiesses bibliques - en forçant d'ailleurs quelque peu le sens des recommandations de l'Arpinate.

Or, les conséquences de ce fait sont considérables. Augustin non seulement accentue la nouveauté de ses propres choix d'un texte à l'autre, mais, à partir de considérations que l'on pourrait banaliser - respect du texte biblique, caution des anciens-, il bâtit un programme d'expression qui présente en définitive des caractères révolutionnaires : l'esprit et la lettre de l'enseignement du *grammaticus*, se trouvent alors refusés. La notion de norme, de tradition, d'urbanité est bien présente à l'esprit de notre auteur (*integritas litterata, uerba cultiora, latinum esse, locutionis integritas, uerba integra*), qui n'avait sûrement oublié ni la définition varronienne de la "latinité"²⁴, ni les exercices qui permettaient de la préserver dans sa pureté initiale. Mais ceci posé, force est de constater qu'Augustin se réfère aux exigences de la langue parlée populaire de l'Afrique romaine. Nous reviendrons sur cette présence, chez lui, du latin parlé tardif. Mais insistons sur la netteté des termes : *loquendi consuetudo uulgaris, uulgi more*. Ils se réfèrent à tout le registre linguistique avec lequel Augustin fut quotidiennement en contact. Il va sans dire qu'éventuellement ce niveau d'expression peut même laisser place au barbarisme.

Statut linguistique des imperiti

Il s'ensuit que les mots *indoctis* et *imperitis* ne doivent pas être considérés comme des synonymes de "chrétiens néophytes", mais comme des désignations précises d'une culture écrite très pauvre²⁵. Car le sens religieux du mot cède ici la place au sens linguistique, comme le prouve l'observation d'Augustin sur la disparition des oppositions quantitatives dans le latin commun d'Afrique. Cette

Saint Augustin et Cicéron, p. 217 - 219.

24. Cf. *supra*, chap. I, p. 42 et *infra*, chap. VI (Alcuin), p. 487.

25. L'évêque n'emploie pas le terme d'*illitterati*. Les analphabètes au sens strict du terme étaient peut-être moins nombreux dans l'Afrique du V^e siècle que les citoyens ayant accès à un minimum d'alphabétisation. Evidemment, ces locuteurs, au vernis culturel si mince qu'ils méritaient le qualificatif d'*imperiti* ou d'*indocti*, ne pouvaient manier une langue très différente de celle des *illitterati* dans leur usage quotidien. Voir en ce sens H. HAGENDAHL, *Augustine*, p. 425, n. 2 et le *De cat. rud.*, t. 16, 24 : "Sed tamen faciamus aliquem uenisse ad nos, qui uult esse christianus et de genere quidem idiotarum, non tamen rusticanorum, sed urbanorum, quales apud Carthaginem experiri necesse est : Supposons que soit venu nous trouver quelqu'un qui veut devenir chrétien, qu'il appartienne à la catégorie des illettrés, non pas de la campagne, mais de la ville, comme ceux dont tu connais obligatoirement l'existence - ils sont nombreux - à Carthage". Cette situation de communication sera reproduite par les prêtres illettrés dont les canons carolingiens attestent l'existence en terres romanes, et dont l'expression orale devait, elle aussi, se distinguer peu de celle de leurs ouailles. Cf. *infra*, chap. VII.

évolution concerne en effet le latin tardif parlé par toute la population. Il est significatif qu'Augustin l'ait observée, même s'il est vrai que sa formation de professionnel de la parole, savoir acquis et perfectionné dès les premières années de sa vie d'adulte, l'avait préparé tôt à de telles prises de conscience²⁶. Il reste essentiel qu'il ait déterminé le latin de cette catégorie sociale et culturelle, dans laquelle eurent lieu le plus clairement (et sans doute le plus tôt) les innovations phonétiques, comme une norme de référence dans le domaine de la communication.

Une langue ébréchée

Le couple de termes *integer / integritas*, qui désigne les mots conformes à l'ancienne tradition classique, correspond non seulement à une conception grammaticale abstraite de la norme, mais aussi à une perception réelle et vécue d'éléments de la langue parlée. Diverses allusions d'Augustin le prouvent, parmi lesquelles nous avons rencontré une analyse aussi riche qu'inattendue : "Nous voyons en effet que les nourrices et les mères s'abaissent au niveau des tout petits enfants. Elles ont une prononciation normale des mots latins, mais elles les abrègent et, d'une certaine manière, ébrèchent leur propre langue ; ainsi leur aisance linguistique donne naissance à des cajoleries enfantines. Qu'elles s'expriment à leur manière, et le bébé n'entend pas les mots ni n'en profite²⁷".

Les verbes *decurtare* et *quassare* appartiennent au registre le plus imagé et permettent à l'auditeur - et au lecteur - de se faire une idée des phénomènes phonétiques auxquels ils se réfèrent. Car leur sens s'éclaire par rapprochement avec les *testimonia* précédents : ils désignent une déformation phonétique et par là s'opposent à l'*integritas uerbi latini*. Les mots latins sont prononcés de manière altérée, c'est-à-dire qu'ils sont soumis d'une manière volontairement aggravée (dans le cas de la communication entre adultes et petits enfants) aux phénomènes d'apocope et de syncope qui caractérisent le latin parlé tardif²⁸. La langue des nourrices est ainsi assimilée,

26. Sur ce caractère, P. BROWN, *La vie*, chap. 7, *Le succès*, p. 73 sqq. et H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin*, p. 3 sqq et G. BELLISSIMA, *Sant'Agostino grammatico*.

27. AUG., *In Ioan. Euang. Tract.* 7, 23 : "Videmus enim nutrices et matres descendere ad paruulos ; etsi norunt latina uerba dicere, decurtunt illa et quassant quodammodo linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia ; quia si sic dicant, non audit infans, sed nec proficit infans". Ce texte a été commenté selon une perspective différente de la nôtre, mais qui apporte des éléments très intéressants à notre propre enquête par M.F. BERROUARD, *Saint Augustin et le ministère de la prédication ; le thème des anges qui montent et qui descendent*, in *Rech. Aug.*, t. 2, 1961, p. 447-501 (p. 488).

28. Sur ces évolutions, H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, t. II, p. 384-393 (apocope) et 395-441 (syncope) ; résumé dans V. VÄÄNÄNEN, *Introduction*, par. 63-72.

dans l'esprit de l'écrivain, à celle que parlèrent des adultes dépourvus de véritable éducation scolaire. Le métier du *grammaticus* et la tâche de l'*orator* chrétien se trouvent ainsi placés aux antipodes l'un de l'autre, puisque celui-là devait "limer" la langue pour corriger les fautes de prononciation, alors que celui-ci doit avoir pour mission de rechercher au contraire le contact avec son public en retrouvant les formes spontanées de l'expression et en adaptant sa propre articulation, en des cas extrêmes, à l'usage commun tel que l'a alors établi l'évolution de la langue parlée.

Révolution mentale

Dans un Empire dont le niveau d'instruction demeure élevé parce que le système éducatif fonctionne encore sans défaillances notables²⁹, ces recommandations devaient entraîner deux effets. D'un côté, elles ne pouvaient pas provoquer une promotion brusque et générale du *sermo rusticus*. La force d'inertie de la tradition qui avait nourri les évêques de l'Antiquité Tardive ne pouvait que freiner le mouvement déclenché par Augustin. Mais, d'un autre côté, il serait sans doute sage de considérer que, là comme en bien d'autres domaines, la puissante personnalité d'Augustin s'est emparée du problème pour le résoudre avec ce génie de la généralisation qui lui a permis si souvent d'avancer bien au-delà des sentiers battus³⁰. Car la fin du deuxième texte nous semble formuler un véritable fondement théorique de ce qui était déjà un *sermo humilis*, qui deviendra au siècle suivant le *sermo rusticus* sous la plume notamment de Grégoire de Tours.

En ce sens, la position d'Augustin suscite une révolution, au sens étymologique, puisqu'elle incite le pasteur à tourner le dos de traditions pluriséculaires pour s'ouvrir à des nouveautés, malgré tout inouïes pour qui se rappelle les fins et les moyens de l'éducation antique, même en cette période tardive, où venait de triompher le *grammaticus* Donat³¹. On ne s'étonnera donc pas que ce soit dans cette attitude révolutionnaire qu'au seuil du haut Moyen Age les *docti* chercheront leur règle de conduite stylistique, de Césaire d'Arles à Grégoire de Tours. Quand Grégoire le Grand soulignera la primauté de la communication sur les règles de Donat, il sera fidèle à l'enseignement d'Augustin³².

III - PUBLICS. III - PUBLICS.

29. P. BROWN, *The making of late Antiquity*, p. 34 sqq. ; H.I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* (6), Paris, 1965, p. 444 sqq. ; *Saint Augustin et la fin, Retractatio*, p. 663 sqq.

30. E. GILSON, *Introduction*, p. 322-323.

31. Sur cet apogée, L. HOLTZ, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical*. Rappelons que Donat a été le maître admiré de Jérôme.

32. Cf. *infra*, chap. III, p. 244. La création d'une poésie rythmique, elle aussi "révolutionnaire" (*Psalmum contra partem Donati*), par Augustin sera considérée *infra*.

Hétérogénéité culturelle des auditeurs

Grégoire sera également l'héritier d'Augustin lorsqu'il définira les modes de l'éloquence en fonction des publics visés³³. En effet, Augustin s'est efforcé de distinguer avec précision la formation culturelle, le statut moral et les besoins pédagogiques des auditeurs. On découvre dans ses traités - mais aussi à l'occasion d'allusions dispersées - une typologie culturelle des publics dont la précision invite à penser combien Augustin voulut prendre en compte tous les facteurs, positifs et négatifs, qui peuvent jouer un rôle dans l'établissement d'une communication efficace. Car, en recherchant le contact avec le public, le pasteur ne se bornera pas à l'instruire, mais il devra aussi garantir son éducation. Le travail de cet orateur s'établit à partir d'une classification générique dont les grands traits sont fondés sur des oppositions binaires : individu / foule ; lecteur / auditeur ; lettré / illettré ; paysan / citadin. Certaines de ces distinctions nous sont déjà apparues lorsque nous avons vu Augustin souligner les précautions à prendre pour vérifier comment était reçu le message chrétien, non plus dans un tête-à-tête, mais lors d'un face-à-face du prédicateur avec la masse des fidèles, et lorsque nous avons assisté à son renoncement à la pureté grammaticale au bénéfice de l'intelligibilité : il s'agissait bien alors de l'opposition entre *litterati* et *illitterati*.

Ces distinctions apparaissent en une revue rapide, mais complète, notamment lorsqu'Augustin met son talent et ses forces au service de Deogratias - et de son clergé - , afin qu'ils délivrent une prédication capable d'obtenir des résultats. Elles donnent le guide schématique suivant :

- I - Auteur qui dicte > lecteur futur (absent, naturellement).**
- II - Orateur qui parle > auditeur présent.**
 - A - En tête-à-tête intime sans témoins ;**
 - B - En présence d'un public ;**
 - 1 - A l'intention d'un seul récepteur ; le reste du public est juge et témoin,**
 - 2 - A l'intention de tout le public :**
 - a - Public restreint et connu comme dans une école ou un couvent ;**
 - b - Public anonyme , comme dans la nef d'une église**
 - * - Clairsemé ou nombreux,**
 - * - Lettré / illettré / mixte,**
 - * - Citadin / campagnard / mixte,**
 - * - Appartenant, ou non, à toutes les classes sociales³⁴.**

33. Cf. *infra*, chap. III, p. 175.

34. AUG., *De cat. rud.*, 15, 23 : "Quod priusquam faciam, uolo cogitetur, aliam esse intentionem dictantis, cum lector futurus cogitatur ; et aliam loquentis, cum praesens auditor attenditur. Et in eo ipso aliam

Des composantes distinctes se juxtaposent et s'assemblent dans ce tableau : les leçons qu'Augustin lui-même a reçues à l'occasion de ses études chez le *rhetor* ; les pratiques qu'il a peu à peu élaborées au cours de ses années de prédication ; les règles que son intelligence aiguë lui permettait d'extrapoler à partir de ces premiers éléments. Ce serait une profonde erreur de ne voir là qu'une énumération de cas de figures abstraits, coupés de la réalité vive et sans aucun rapport avec l'épaisseur rebelle de l'expérience.

Expérience citadine de la parole illettrée

De nombreuses notations adjacentes, qui émaillent toute l'oeuvre d'Augustin, rappellent sans cesse qu'il était à la recherche effective d'une communication sans hiatus avec tout son troupeau. Il montre que le pasteur, s'il est pourvu d'*ingenium* - du talent - nécessaire³⁵, peut se donner une bonne formation oratoire par la lecture et l'écoute des bons auteurs chrétiens dont il assimilera de manière naturelle le style. Pour soutenir cette proposition paradoxale - faire l'économie de l'école traditionnelle ! -, il recourt à des modèles pris dans son expérience personnelle : les enfants n'apprennent-ils pas à s'exprimer de manière spontanée ? N'y-at-il pas des citoyens qui savent se montrer éloquentes, même sans être passés sur les bancs du maître ?

Poussant son raisonnement, Augustin remarque très justement que "même la grammaire qui enseigne la pureté littéraire de la langue serait superflue s'il était donné aux enfants de grandir et de vivre entre des hommes dont la parole respecterait cette pureté. Ils ne sauraient même pas selon quelles lois se commettent les fautes contre la langue et se garderaient de toute expression fautive qu'ils viendraient à entendre : ils la reprendraient en se fondant sur la santé de leur propre usage. C'est ainsi que les citadins, même illettrés, reprennent les paysans³⁶". Augustin couronne une analyse

in secreto monentis, dum nullus alius qui de nobis iudicet praesto est. Aliam palam docentis aliquid, cum dissimiliter opinantium circumstat auditus. Et in hoc genere aliam, cum docetur unus, caeteri autem tanquam iudicantes aut attestantes quae sibi nota sunt audiunt. Aliam cum omnes communiter quid ad eos proferamus exspectant. Et rursus in hoc ipso aliam cum quasi priuatim consedetur. Aliam cum populus tacens unum de loco superiore dicturum suspensus intuetur. Multumque interest et cum ita dicimus, utrum pauci adsint an multi, docti an indocti, an ex utroque genere mixti ; urbani an rustici, an hi et illi simul, an populus ex omni genere temperatus sit". Ni Cicéron ni Quintilien n'offrent un tel exposé exhaustif et synthétique.

35. Ce sens du mot *ingenium* est précisé par H. HAGENDAHL, *Augustine*, p. 559.

36. AUG., *De doct. chr.*, 4, 3, 5 : "Nam neque ipsa arte grammatica, qua discitur locutionis integritas, indigerent pueri, si eis inter homines qui integre loquerentur, crescere daretur et uiuere. Nescientes quippe ulla nomina uitiorum, quidquid uitiosum cuiusquam

fine et juste des rapports entre latin parlé tardif populaire et latin parlé tardif littéraire par une observation prise sur le vif, fondée sur une expérience qu'il partageait avec les lettrés des grandes cités africaines ; à cette occasion, nous sommes confrontés à ces illettrés dont nous soupçonnions la présence, et nous avons confirmation de l'intérêt - prévisible - que leur a porté l'évêque d'Hippone³⁷.

Cas des lettrés convertis

Sa propre vie et l'itinéraire de sa conversion lui ont donné matière à étoffer le tableau qu'il dresse des publics possibles. Il a su en effet discerner l'existence d'une catégorie particulière de candidats à la catéchèse, et prescrire avec délicatesse comment les traiter : ceux qui avaient une formation littéraire approfondie³⁸. Augustin en trace une sorte de portrait type, brossé naturellement à partir de ses impressions vécues, et aussi de son expérience des polémiques contre les intellectuels païens. "Il faut leur donner des explications brèves, soutient Augustin, sans leur ressasser de manière détestable ce qui leur est déjà connu, mais en le résumant discrètement... énumérer cursivement tout ce qu'il faut marteler aux oreilles des ignorants et des illettrés³⁹". L'opposition des méthodes choisies et des mots retenus pour les décrire ne manque pas de couleur : à *modeste perstringendo* et *enumerare cursim* s'oppose énergiquement *omnia inculcare*, comme se distinguent sans mélange le fidèle *liberalibus doctrinis excultus* et la foule des *rudes* et des *indocti*.

ore loquentis audirent, sana sua consuetudine reprehenderent et cauerent, sicut urbani rusticos reprehendunt, etiam qui litteras nesciunt". Sur la correction du langage, A. MICHEL, *Les rapports*, p. 331 sqq. ; R. VOLKMANN, *Die Rhetorik*, p. 393 sqq. Sur les conditions de son acquisition et sur ce type de réflexion, cf. TAC., *Dial. de orat.*, 29, 1. La décadence de l'éducation a été provoquée par la négligence des parents. Ils confient l'éducation de leurs enfants à des servantes et à des pédagogues sans vertu : "Horum fabulis et erroribus teneri statim et uirides animi imbuuntur ; nec quisquam in tota domo pensi habet, quid coram infante domino aut dicat aut faciat". Cf. le commentaire *ad loc* d'A. Michel dans son édition (Paris, coll. Erasme, 1962), p. 92.

37. Le niveau de vie et de culture des cités africaines était demeuré fort élevé, malgré les difficultés de tous ordres, comme l'a montré récemment C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, *La permanence d'une civilisation municipale*, Paris, 1979 ; II, *Notices d'histoire municipale*, Paris, 1981.

38. Ce type de formation supposait une attention particulière, car l'expérience de l'enseignement qu'avait Augustin ne pouvait lui donner que difficilement un modèle de référence. Pouvait-il puiser dans les méthodes propres à l'éducation philosophique païenne (comme le néo-platonisme) ou aux religions initiatiques?

39. AUG., *De cat. rud.*, 8, 12 : "Cum his itaque breuiter agendum est et non odiose inculcando quae norunt, sed modeste perstringendo".

Deux cultures distinctes et clairement définies reçoivent deux pédagogies si différentes qu'on ne peut s'empêcher de penser au partage de la société du Bas Empire entre *honestiores* et *humiliores*, ici réunis dans la même attention charitable. Augustin tient simultanément compte de toute la gamme si disparate des "récepteurs" de la parole épiscopale et il préconise les mesures précises et énergiques susceptibles d'assurer la communication avec eux⁴⁰.

Sujets faciles pour les esprits simples

L'orateur chrétien est au service de son public. Cela entraîne des conséquences pratiques claires, tant dans la forme de sa parole - ou de son écriture - que dans le fond de son enseignement. Conséquences négatives : le pasteur doit se garder d'enseigner sur des textes difficiles à un public insuffisamment instruit. Augustin note justement que, même en recourant aux mots les plus simples possible, il est des sujets hors de portée de fidèles à la culture élémentaire et à l'intelligence réduite⁴¹. Tout obstacle à la communication ne provient pas nécessairement du niveau de la langue employée : "Leur propre signification rend certains sujets soit inintelligibles, soit à peine intelligibles, malgré des efforts soutenus de la part de l'exposant et même s'il simplifie le plus possible sa parole : on ne doit les soumettre à l'écoute du grand public que rarement et par nécessité absolue - ou absolument jamais⁴²".

40. Il n'a pas non plus négligé de se préoccuper des types d'éloquence en fonction des orateurs : *De doct. christ.* 4, 10, 26 : "Sicut est enim quaedam eloquentia quae magis aetatem iuuenilem decet, est quae senilem. Nec iam dicenda est eloquentia si personae non congruat eloquentis : Tout, en effet, comme il existe une éloquence qui convient mieux à la jeunesse, il en existe une pour l'âge mûr. On ne peut qualifier d'éloquence ce qui ne correspondrait pas à la personne qui la manie ...". Le souci du *decus/ decorum* est net.

41. *Aug., De doct. chr.*, 4, 8, 22 : "Non ergo expositores eorum ita loqui debent tanquam se ipsi exponendos simili auctoritate proponant. Sed in omnibus sermonibus suis primitus ac maxime ut intelligantur elaborent, ea quantum possunt perspicuitate dicendi, ut aut multum tardus sit qui non intelligat, aut in rerum quas explicare atque ostendere uolumus difficultate ac subtilitate non in nostra locutione sit causa quo minus tardiusue quod dicimus possit intellegi : Ceux qui expliquent les Ecritures ne doivent pas s'exprimer comme si c'était eux-mêmes qui s'offraient à l'exégèse, en se parant d'une autorité semblable. Au contraire, qu'ils mettent tout leur soin à se rendre intelligibles en tout premier lieu et le mieux possible, en s'exprimant par tous les moyens avec une telle transparence que, ou bien celui qui ne comprend pas est un attardé mental, ou bien la raison pour laquelle notre propos ne peut être que trop peu ou trop tardivement compris tient, non à notre mode d'expression, mais à la difficulté et à la subtilité des sujets que nous cherchons à expliquer et à élucider".

42. *Ib.*, 4, 9, 23 : "Sunt enim quaedam quae ui sua non intelliguntur aut uix intelliguntur, quantolibet et quantumlibet, quamuis planissime dicentis uersentur eloquio. Quae in populi audientiam uel

Le vocabulaire employé (*planissime dicere*) nous renvoie à celui par lequel Cicéron définissait l'obligation pour l'orateur de parler clairement (*aperte, plane*)⁴³. Le pasteur ne doit cependant pas se bercer d'illusions ; si grande soit sa maîtrise du langage, il sera impuissant à faire partager son savoir au plus grand nombre. C'est pourquoi, et la suite du texte l'y invite, il doit en ce cas réserver ses efforts soit à la communication écrite, soit à des enseignements destinés à des publics restreints et choisis. Ce genre de recommandations reparaitra deux siècles plus tard, quand Grégoire reprochera à Marinien de Ravenne d'avoir fait lire en public des passages des *Moralia in Iob* que l'auteur lui-même jugeait inadaptés à cet office, parce que trop difficiles⁴⁴.

Critique des traités obscurs

L'écrivain chrétien doit à ses lecteurs les éclaircissements dont ils peuvent avoir besoin. Augustin a jugé parfois avec sévérité certaines de ses propres oeuvres, parce qu'il trouvait qu'elles manquaient par trop à l'obligation de transparence. Il regrettera ainsi, dans ses *Retractationes*, que ses *Adnotationes in Iob* aient été réunies en un seul volume, vaille que vaille, par des amateurs trop passionnés. Comme il ne les avait pas révisées, il hésite à reconnaître qu'elles sont son oeuvre. Il déplore les conséquences de cette édition "pirate". Le texte n'apporte en effet de profit qu'aux très rares chrétiens qui le comprennent ; en revanche, il est une offense pour les lecteurs, car les manuscrits sont fautifs et, surtout, "le style en est si elliptique qu'il provoque une opacité insoutenable : en conséquence, le lecteur doit laisser passer de très nombreuses pages sans les comprendre"⁴⁵. Le même rejet fut prononcé par Augustin à l'égard d'un traité sur le mensonge. L'évêque ne le trouve pas sans intérêt, mais, dit-il, "j'avais décidé de le retirer lui aussi de mes oeuvres, parce qu'il me semblait obscur et accidenté, et tout à fait pénible à lire"⁴⁶. Cette autocritique concerne l'aspect esthétique, mais aussi le caractère fonctionnel des textes ainsi mis

raro, si aliquid urget, uel nunquam omnino mittenda sunt".

43. Sur ce vocabulaire cicéronien, cf. A. MICHEL, *Les rapports*, p. 331 sqq. et R. VOLKMANN, *Rhetorik*, p. 402 sqq, p. 557 sqq. Sur les filiations de l'Antiquité Classique au haut Moyen Age, cf. *infra*, chap. VI, p. 000.

44. Cf. *infra*, chap. III (Grégoire).

45. AUG., *Retract.*, 1, 13 (p. 99) : "Deinde breuitatem sententiarum tanta secuta est obscuritas, ut eam lector uix ferre possit, quem necesse est plurima non intellecta transire".

46. *Ib.*, 1, 27 (p. 87) : "Hunc quoque auferre statueram de opusculis meis, quia et obscurus et anfractuosus et omnino molestus mihi uidebatur, propter quod eum nec edideram ". L'attention de l'évêque aux problèmes de la clarté repose également sur une réflexion théorique dont on trouve la trace dans son *De dialectica*. Le plan de ce traité (inachevé) comporte un classement détaillé des problèmes de transmission du sens, comme l'a montré M. BARATIN, *Naissance*, p. 224.

à l'écart. La *breuitas* n'est une qualité qu'à la condition de ne pas conduire à l'obscurité, comme le soulignait Cicéron⁴⁷. Ni l'"entraînement" intellectuel, ni les hardiesses d'une *exercitatio animi* exigeante (selon le mot d'H.I.Marrou) n'excusent une langue obscure et rocailleuse : pourtant, ces traités s'adressaient à des intellectuels ; l'évêque n'ignore pas pour autant les limites supérieures de la communication.

Renoncement à la poésie métrique

Il consacre en pratique une part importante de ses forces à ne pas transgresser non plus, inversement, la limite inférieure de la communication orale. Les *Retractationes* offrent des exemples frappants de ces efforts. Relisant son *Psaume abécédaire* contre les Donatistes, Augustin explique : "Je voulais faire accéder à la connaissance des problèmes du donatisme même la masse des plus humbles des fidèles, en un mot celle que forment les ignorants et les illettrés ; je voulais fixer le plus possible mon enseignement dans leur mémoire : je composai un psaume dont le chant leur fût destiné⁴⁸... Si je n'ai pas voulu qu'il fût composé d'après quelque genre poétique que ce fût, c'est pour que nulle contrainte métrique ne m'obligeât à employer des mots peu familiers à la masse⁴⁹". Augustin écrit ces lignes à

47 - Sur la *breuitas* comme vertu oratoire, A. MICHEL, *Les rapports*, p. 330 sqq. ; R. VOLKMANN, *Rhetorik*, p. 445 sqq. Comme défaut, Cic., *Brutus*, 17, 66 (sur l'ouvrage historique de Caton l'ancien) : "Iam uero Origines eius quem florem aut quod lumen eloquentiae non habent ? Amatores huic desunt, sicuti multis iam ante saeculis et Philisto syracuso et ipsi Thucydidi. Nam ut horum concisis sententiis, interdum autem non satis apertis cum breuitate tum nimio acumine, officit Theopompus elatione atque altitudine orationis suae (quod et idem Lysiae Demosthenes), sic Catonis luminibus obstruxit haec posteriorum quasi exaggerata altius oratio". Soulignons : *concisis sententiis, cum breuitate, tum nimio acumine*.

48. AUG., *Retr.*, 1, 20 (p. 61) : "Volens enim causam Donatistarum ad ipsius humillimi uulgi et omnino imperitorum atque idiotarum notitiam peruenire et eorum quantum fieri per nos posset inhaerere memoriae, psalmum qui eis cantaretur per litteras latinas feci". Notre traduction essaie de préserver l'ambiguïté du datif *eis* (*cantaretur*) : datif d'intérêt ou complément d'agent ? La seconde construction, attestée mais rare (Cf. A. ERNOUT et F. THOMAS, *Syntaxe latine*, Paris, 1964, p. 75, par. 95), s'est parfois développée chez certains auteurs en latin tardif. Mais pourquoi Augustin aurait-il ici recherché un effet de style ? Il indique simplement qu'il a composé un psaume facile à mémoriser par le biais d'une récitation publique, dont la teneur était consolidée par une énumération alphabétique. Rien n'indique à proprement parler que l'*humillimum uulgi* devait à son tour l'entonner. C'est l'opinion de DAG NORBERG, *Les vers latins iambiques et trochaïques au Moyen Age et leurs répliques rythmiques*, Stockholm, 1988, p. 126. Toutefois, il est probable qu'un vers était destiné à être chanté comme refrain par toute la foule (*Omnes, qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate, ib.*).

49. *Ib.* : "Ideo autem non aliquo carminis genere id fieri uolui, ne

une époque où il complète son traité *Sur l'éducation chrétienne*⁵⁰. La cohérence de sa pensée et de ses choix est nette. Il renonce à imiter la poésie métrique alors que l'exemple d'Ambroise aurait pu lui montrer le chemin d'un compromis entre les formes savantes et les formes populaires de la poésie religieuse⁵¹. Mais Augustin a longuement vécu à Milan : il a pu comparer les niveaux culturels et les capacités linguistiques des fidèles de la vieille cité impériale et de sa propre ville d'Hippone.

Le "tout petit peuple" d'Afrique (on soulignera le superlatif *humillimi uulgi*) lui a semblé digne d'un effort de composition qui correspondît à ses aptitudes de perception et d'intelligence réelles, dont Augustin rend compte à plusieurs reprises. En latin d'Afrique, les oppositions quantitatives n'étaient plus phonologiques⁵². L'évêque avait noté avec justesse cette réalité ; il se plie avec humilité à ses conséquences littéraires. La recherche d'un vocabulaire qui ne surprenne pas des auditeurs illettrés satisfait tout à fait aux injonctions que formule Augustin dans son traité *Sur l'éducation chrétienne*. Passé par l'école du *grammaticus*, il avait appris lui-même par les oeuvres de Donat et de Servius à élucider les difficultés de vocabulaire et de syntaxe que créait aux auteurs et aux lecteurs l'emploi de l'hexamètre et des mètres "grecs". A fortiori pouvait-il concevoir l'obscurité de la langue poétique traditionnelle pour des auditeurs sans formation⁵³. Analyser la langue du *Psaume abécédaire*

me necessitas metrica ad aliqua uerba quae uulgo minus sunt usitata compelleret".

50. Sur la chronologie de la composition, cf. l'introduction à l'édition G. COMBES - J. FARGE et M. SCHANZ, *Geschichte*, 4, 2, p. 406-408.

51. Sur l'oeuvre poétique d'Ambroise, cf. SCHANZ, *Geschichte*, t. 4, 1, p. 228-233 ; J. FONTAINE, *L'apport de la tradition poétique à la formation de l'hymnodie latine chrétienne*, in *Etudes sur la poésie latine tardive d'Ausone à Prudence*, Paris, 1980, p. 146-183, en attendant la publication (prévue pour 1990) du t. 1 des *Hymnes* d'Ambroise dans l'introduction duquel il sera question de ces aspects de la création littéraire. Sur la popularité des hymnes en Occident aux V^e et VI^e siècles, cf. *infra*, chap. IV, p. 000.

52. Sur ces questions, *supra*, n. 21. D'autres *testimonia* augustiniens semblent confirmer ce processus ; en *De musica*, 3, 5, l'élève avoue : *Quae syllaba producenda uel corripienda sit... omnino nescio*. Ce texte est cité et commenté par DAG NORBERG, *L'accentuation des mots dans le vers latin du Moyen Age*, Stockholm, 1985, p. 17. L'auteur tire les conséquences linguistiques et pédagogiques de ce changement. Toutefois, il y aurait lieu de regarder de beaucoup plus près l'ensemble du *De musica* dans une perspective consacrée à cette question. Les discussions qui sont détaillées en 1, 4, 10 sqq. et 2, 1, 1 sqq. pourraient conduire à des conclusions beaucoup plus nuancées sur la perception naturelle des oppositions quantitatives.

53. Malgré tout, la lecture publique d'oeuvres difficiles ne devait pas avoir disparu, ni être sans effet quand elle avait lieu. En 546 ou 547 à Rome, le diacre Arator a pu lire sa *Satura* sur les Actes des Apôtres (en partie en vers hexamètres !) trois jours de suite

donnerait une image assez juste du latin parlé le plus "vulgaire" (*humillimi*) d'Afrique⁵⁴.

Vsitus sermo

Le public à l'intention duquel fut écrit le traité *De genesi contra Manichaeos* était-il d'un niveau culturel aussi modeste? Il est difficile de l'affirmer. Cependant les remarques d'Augustin donnent à penser que son oeuvre était destinée à un très grand nombre de fidèles. Les manichéens, remarque en effet l'évêque, prennent pour cible de leurs discours les citoyens incultes aussi bien que les cultivés. Il convient donc de réfuter leurs erreurs en des langages "sans recherche ni poli". Car Augustin a été mis en garde : plusieurs de ses oeuvres précédentes contre les manichéens ont été lues par des amis érudits qui lui ont fait remarquer que "les chrétiens moins instruits ne les ont pas comprises ou ont eu du mal à les comprendre. Ils ont très gentiment conseillé (à Augustin) de ne pas s'écarter du parler quotidien habituel... En effet, ce langage usuel et sans apprêts est compris même par les savants, alors que l'autre est incompréhensible pour les ignorants⁵⁵". Le vocabulaire ne surprend pas : d'un côté, les personnes instruites : *eruditi liberalibus litteris, docti* ; de l'autre, les illettrés (et les demi-lettrés ?) : *imperitiores, indocti*. La langue destinée aux premiers : *ornatus politusque sermo* ; aux seconds : *communis loquendi consuetudo, usitatus et simplex sermo*.

devant une foule de fidèles (M. MANITIUS, *Geschichte*, t. 1, p. 162-167.). Faudrait-il cependant admettre que la Rome du VI^e siècle fut un conservatoire linguistique plus solide que la Carthage d'Augustin ?

54. Ce type d'étude a été esquissé par D'A.S. AVALLE, *Protostoria*, p. 91-95 et par DAG NORBERG, *Introduction à l'étude de la versification latine médiévale*, Stockholm, 1958, p. 137-138. Cependant, ces travaux ont été dédiés avant tout à la versification vulgaire ; la morphologie et la syntaxe n'ont pas été considérées. Bornons-nous à souligner ici la linéarité extrême du psaume abécédaire et la simplicité (mais non la naïveté) des idées.

55. AUG., *De Genesi contra Manichaeos*, 1, 1 (1) : "Si eligerent Manichaei quos deciperent, eligeremus et nos uerba quibus eis reponderemus. Cum uero illi et doctos litteris et indoctos errore suo persequantur et, cum promittunt ueritatem, a ueritate conantur auertere, non ornato politoque sermone sed rebus manifestis conuincenda est uanitas eorum. Placuit enim mihi quorundam uere Christianorum sententia qui cum sunt eruditi liberalibus litteris, tamen alios libros nostros, quos aduersus Manichaeos edidimus, cum legissent, uiderunt eos ab imperitioribus aut non aut difficile intellegi et me beneuolentissime monuerunt ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum et simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt". Ce texte est certainement la source du sermon 86 de Césaire d'Arles.

Interprétons : les illettrés et les demi-lettrés ont accès à un texte lu à haute voix et traitant de questions difficiles, à la condition que sa langue n'en soit pas trop complexe et ne s'éloigne pas du latin parlé par des locuteurs cultivés lorsqu'ils s'expriment spontanément. Un rapprochement s'impose avec les différentes préfaces de Grégoire de Tours. Quand sa mère Armentaria lui expliquera deux siècles plus tard qu'un langage savant n'est accessible qu'à une minorité d'auditeurs (*philosophantem rhetorem*) alors qu'une majorité comprend un langage sans raffinement (*loquentem rusticum*), on voit combien les analyses d'Augustin annoncent et fondent le futur. La correspondance est en effet patente entre les expressions *ornatus politusque sermo* et *philosophans rhetor* d'une part et *usitatus simplexque sermo* et *loquens rusticus* de l'autre⁵⁶.

Sermo humilis

Deux *testimonia* ultimes concernent les conséquences pratiques positives nées des contraintes de la communication. Une rapide note des *Retractationes* rappelle qu'Augustin a composé pour les auditeurs sans instruction (*ineruditi*) un ouvrage *Sur le combat chrétien* rédigé en "langage terre à terre" (*sermo humilis*)⁵⁷. C'est une des rares fois où cette expression est employée par l'évêque dans ses observations stylistiques : le rapprochement avec les documents précédents montre qu'elle équivaut à des dénominations comme *usitatus et simplex sermo*, etc... La diversité des publics visés apparaît dans un bref *testimonium* situé à la fin des *Rétractations*. Augustin a dû songer à tous les fidèles qui savent à peine lire et n'ont donc pas la possibilité de recopier eux-mêmes les manuscrits qu'il éditait, ni les ressources financières de faire exécuter de longues copies : il rédige à leur intention un *Avertissement aux donatistes à propos des maximianistes*, dont le texte est très court "de manière que l'aisance de sa copie permît de le faire parvenir entre les mains du plus grand nombre et sa brièveté même le rendît plus aisé à confier à la mémoire⁵⁸". Qui devait apprendre par coeur le texte - ou des fragments de texte ? Sans doute les illettrés à qui leurs amis, moins démunis culturellement, lisaient le texte à haute voix jusqu'à ce que les auditeurs eussent pu en retenir la teneur de manière exacte⁵⁹.

56. Ces passages de Grégoire de Tours ont été cités et commentés avec justesse par H. BEUMANN, dans son étude *Gregor von Tours und der Sermo rusticus*. Ils avaient déjà retenu l'attention de M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 76 sqq.

57. AUG., *Retr.*, 2,3 (p. 91-92) : "Liber de agone christiano fratribus in eloquio latino ineruditus humili sermone conscriptus est, fidei regulam continens et praecepta uiuendi".

58. *Ib.*, 2, 29 : "Cum uiderem multos legendi labore impediri a discendo, quam nihil rationis atque ueritatis habeat pars Donati, libellum breuissimum feci, quo eos de solis Maximianistis admonendos putauit, ut posset facilitate describendi in manus plurium peruenire et ipsa sui breuitate facilius commendari memoriae".

59. L'existence de tels médiateurs est suggérée par Césaire d'Arles (*sermones* 6 et 8) et affirmée par Grégoire le Grand à propos de

Nous entrevoyons ainsi comment se diffusait l'information orthodoxe : lettrés (lecture et copie), demi-lettrés (lecture), et illettrés (audition et mémorisation). Ainsi, au début du VI^e siècle, Césaire d'Arles recommandera aux fidèles de partager entre eux les leçons prodiguées et d'en mémoriser chacun un fragment; et à la fin du VIII^e siècle, Alcuin rédigera un traité assez concis pour que son destinataire, le comte Guido, puisse l'apprendre par coeur⁶⁰.

Les principes énoncés dans les deux traités théoriques n'ont jamais été négligés par l'évêque d'Hippone. La règle de l'intelligibilité est donc à compléter par celle de la popularité dans le sens où il s'agit de discerner qui écoute, de manière à adapter le fond comme la forme aux capacités de réception des fidèles. L'instruction concerne aussi les lecteurs : Augustin, on l'a vu, doit prendre en considération les semi-lettrés, tout juste alphabétisés. Ainsi, les deux extrémités de l'échelle culturelle sont-elles présentes dans la typologie augustinienne. Les érudits d'un côté ; les illettrés de l'autre ; la catégorie intermédiaire est également attestée, et prise en considération. Les *Retractationes* ont donc mis vivement en lumière combien les fins et les moyens de cette pédagogie souple et riche ne quittent que très peu l'esprit d'Augustin. La communication, écrite ou orale, doit satisfaire d'abord à l'une des règles énoncées par l'*Orator* : *docere*, au sens de "communiquer pleinement un message". Tout l'héritage augustinien s'organise de façon à pouvoir y satisfaire : la nature de la langue employée, le niveau stylistique de celle-ci, le fond de l'enseignement sont choisis et orientés systématiquement de manière à ce que les auditeurs culturellement les plus démunis (*humillimum uulgus*) comprennent bien ce qui leur est dit.

IV - PSYCHAGOGIE

Les tâches de l'orateur antique étaient, on le sait, plus complexes. Il devait aussi émouvoir pour convaincre (*mouere, flectere*) et plaire pour susciter le désir d'adhérer à ses thèses (*delectare*). Augustin a repris cette théorie traditionnelle au livre IV de son traité *Sur l'éducation chrétienne*. Cela signifie que la recherche du contact avec le public ne se borne pas à l'instruire. L'orateur chrétien doit essayer d'agir par sa parole, et provoquer au besoin un véritable psychodrame, qui reprenne en le transformant tout le legs scolaire de l'éloquence politique et judiciaire cicéronienne.

Mouere et flectere

Sanctulus (cf. *infra*, chap. III, p. 193).

60. CAES. AREL., *Sermo* 6 ; sur Alcuin, *infra*, chap. VI.

Les rapports entre l'enseignement classique de l'*ars dicendi* et la doctrine augustinienne ont fait l'objet d'études approfondies⁶¹. Nous nous limiterons donc à renvoyer à ces travaux, mais en reprenant, dans la perspective particulière de notre enquête, certains passages de notre auteur d'où il ressort à l'évidence que la communication est primordiale : "Un maître de la parole a donc dit - et c'est la vérité - que l'orateur doit s'exprimer de manière à instruire, à charmer et à convaincre... Il ajoute : instruire relève de l'obligation ; charmer du plaisir ; convaincre de la victoire⁶². S'il veut charmer son auditeur ou le convaincre, il n'y réussira pas en s'exprimant n'importe comment, car la manière de s'exprimer importe au succès. En outre, tout comme l'auditeur doit être charmé pour être suspendu à ses lèvres, de la même façon, pour être poussé à l'action, il doit être convaincu⁶³". Ces recommandations complètent celles que nous avons déjà lues. Elles incorporent dans un cadre méthodique préétabli les recommandations théoriques parcellaires édictées par l'évêque et d'abord les expériences vécues par l'orateur Augustin. Car Augustin n'a-t-il pas, en fait, non pas élaboré des règles abstraites, mais seulement réfléchi à ses propres manières de prêcher et présenté celles-ci sous une forme qui n'est théorique qu'en apparence⁶⁴ ?

C'est un des problèmes les plus débattus. Son corollaire a fait l'objet de controverses presque aussi nourries : dans quelle mesure l'évêque a-t-il été fidèle à la tradition rhétorique classique⁶⁵ ?

61. Les principales étant celles déjà citées d'H. HAGENDAHL, p. 553 sqq. ; H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin*, p. 47 et p. 505 sqq. ; M. TESTARD, *Saint Augustin et Cicéron*, t. 1, p. 217 sqq. ; et celles de J. FINAERT, *Saint Augustin rhéteur*, Paris, 1939 ; C. MOHRMANN, *Etudes sur le latin*, t. 1, P. 351 - 370, 391 - 402 ; F. VAN DER MEER, *Saint Augustin pasteur d'âmes*, 2 vol., Paris, 1955.

62. AUG., *De doct. christ.*, 4, 12, 27 : "Dixit ergo quidam eloquens et uerum dixit ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat. Deinde addidit: 'Docere necessitatis est, delectare suauitatis, flectere uictoriae'". La citation est tirée de CIC., *De orat.*, 2, 27, 115. Sur la genèse de ces fonctions, R. VOLKMANN, *Rhetorik*, p. 1 sqq.

63. *Ib.*, "Quod si etiam delectare uult eum cui dicit, aut flectere, non quocumque modo dixerit, faciet. Sed interest quomodo dicat, ut faciat. Sicut est autem, ut teneatur ad audiendum, delectandus auditor, ita flectendus, ut moueatur ad agendum".

64. Comme le pense notamment C. MOHRMANN, *Etudes*, t. 1, p. 358 - 359, après H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin*, p. 519.

65. La position relativement optimiste de M. Testard a été en partie combattue par H. Hagendahl. Les analyses proposées par H.I. Marrou dans sa *Retractatio* nous semblent donner la mesure la plus juste ; nous irions cependant volontiers plus loin que lui dans son refus de la notion de décadence et dans l'estimation d'une fidélité sans raideur à l'Antiquité de la part d'Augustin (esquisses en ce sens dans notre essai *Genèse culturelle de l'Europe (V^e-VIII^e siècle)*, Paris,

Rupture ou continuité ? Cette problématique dépasse largement la nôtre. Nous ferons ici les seules remarques que nous inspire notre double formation classique et tardive. Quiconque en effet connaît à la fois les traités de rhétorique classique (Cicéron avant tout), les exposés augustiniens et les recommandations carolingiennes - sans oublier les pratiques des temps mérovingiens - est d'abord frappé par l'importance des leçons cicéroniennes qui distinguent l'oeuvre d'Augustin. Un rapprochement éclairera notre sentiment : lorsqu'on lit des chartes mérovingiennes, ou la *Chronique* dite de Frédégaire et qu'on se reporte ensuite un siècle plus tôt, aux *Histoires* de Grégoire de Tours, on a l'impression de retrouver une langue bien mieux conservée. Ce jugement se renforcera si l'on remonte encore d'un siècle, de Grégoire de Tours à Augustin : ainsi considérée, l'oeuvre de l'évêque garde une saveur très antique. Il en est de même au niveau essentiel de l'art oratoire. La continuité avec les siècles classiques nous est apparue nette ; les discordances sont au contraire plus discrètes.

Formation oratoire et communication

Certes, Augustin, s'il propose de garder l'éloquence, indique en revanche que l'orateur chrétien peut renoncer à une formation scolaire pour acquérir la maîtrise des procédés enseignés par la rhétorique classique⁶⁶. Il soutient notamment que la lecture des grands auteurs de l'Eglise peut lui donner les moyens intellectuels de prêcher avec éloquence. Il ajoute que de toute manière une telle capacité ne saurait être conférée par l'école à un élève dépourvu de talent naturel. Un tel choix est certes révolutionnaire, mais en apparence seulement⁶⁷. Car on n'aura garde d'oublier d'abord que la théorie

1989, chap. 2).

66. Aug., *De doct. christ.*, 4, 3, 4 : "Quoniam si acutum et feruens ingenium adsit, facilius adhaeret eloquentia legentibus et audientibus eloquentes, quam eloquentiae precepta sectantibus. Nec desunt ecclesiasticae litterae, etiam praeter canonem in auctoritatis arce salubriter collocatum, quas legendo homo capax, etsi id non agat, sed tantummodo rebus quae ibi dicuntur intentus sit, etiam eloquio quo dicuntur, dum in his uersatur, imbuitur, accedente uel maxime exercitatione siue scribendi siue dictandi, postremo etiam dicendi, quae secundum pietatis ac fidei regulam sentit. Si autem tale desit ingenium, nec illa rhetorica praecepta capiuntur, nec si magno labore inculcata quantulumcumque ex parte capiuntur, aliquid prosunt".

67. Qu'Augustin ait développé un point de vue révolutionnaire sur ces questions a été soutenu par H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin*, p. 115. Naturellement, l'opinion contraire a été parfois avancée. Telle est notamment la conception de K. SVOBODA, *L'esthétique de saint Augustin et ses sources*, Paris-Brno, 1933, qui insiste sur le caractère très conservateur et classique d'Augustin en ce domaine. Nous résumerons notre sentiment en une formule : si effectivement l'évêque est bien moins novateur qu'il pourrait y paraître au niveau des choix théoriques dans lesquels il fait largement appel à la tradition, il fait preuve, en revanche, d'un fort esprit d'innovation pratique, en ce qu'il porte jusqu'au terme logique de leurs conséquences

augustinienne de l'éloquence, si elle semble par moment le fruit d'une pratique pastorale n'en remonte pas moins aussi et d'abord aux années où Augustin enseignait l'éloquence. L'*ars dicendi* s'est ainsi déployée chez lui en trois stades : formation théorique et pratique classique dans son jeune âge ; pratique chrétienne de sa maturité ; formulation théorique dans sa vieillesse. De cette triple démarche naissent les traités sur le magistère chrétien. Trier et séparer le neuf du traditionnel dans cette oeuvre est donc une opération très artificielle. Un autre argument plaide contre le caractère entièrement novateur du conseil : les écrits auxquels renvoie Augustin (et notamment les Pères) sont eux-mêmes souvent pétris de cette formation rhétorique. Accéder à celle-ci par la lecture des grands auteurs était une des recommandations constantes des maîtres classiques, de Démosthène à Quintilien. L'orateur chrétien la retrouvera donc, fût-ce de manière toute intuitive, à travers ses lectures aussi bien qu'à partir de son expérience.

Enfin, il est trop commode d'écarter les passages où Augustin semble, malgré tout, rester un fidèle héritier de la tradition cicéronienne⁶⁸ en prétendant qu'il n'y aurait là que des blocs erratiques qui ne feraient pas corps avec la structure du texte. Le cas le plus frappant est celui de la distinction entre les trois styles (sublime, simple, moyen). Le vocabulaire d'Augustin est purement cicéronien⁶⁹. Et le développement qu'il consacre à la présence de ces trois niveaux de parole soit dans l'Écriture (notamment chez saint Paul⁷⁰), soit chez les prédicateurs (principalement dans la bouche d'Ambroise⁷¹) est long, minutieux et chargé de comparaisons et d'analyses qui démontrent à quel point les règles antiques

certaines des prescriptions fondamentales de la rhétorique ancienne, parce que son action personnelle s'est intégrée à ce cadre préétabli et l'a non point brisé, mais élargi.

68. Comme le fit C. MOHRMANN, *Etudes*, t. 1, p. 361. Les paragraphes 2, 3 et 3, 4 du livre 4 doivent être considérés dans leur ensemble, car c'est en extrayant tel passage plutôt que tel autre du texte d'Augustin qu'on peut hésiter sur le rapport entre continuité et rupture. Nous y lisons un soigneux équilibre.

69. Comme l'ont montré les travaux cités *supra*, n. 61 et comme le souligne Augustin lui-même.

70. Aug., *De doct. crist.*, 4, 20, 39 : "Submissae dictionis exemplum est apud apostolum Paulum..." ; 40 (style modéré) : "In illis autem apostolicis uerbis dictio temperata est". Soulignons-le : le style simple n'est pas le style "terre à terre" (*sermo humilis*).

71. *Ib.*, 4, 21, 45 (Style simple) : "Sanctus quoque Ambrosius cum agat rem magnam de spiritu sancto ut eum Patri et Filio demonstrat aequalem, submisso tamen genere dicendi utitur quoniam res suscepta non ornamenta uerborum aut ad flectendos animos commotionis affectum sed rerum documenta desiderat" ; 48 (Style tempéré) : "Ambrosius etiam genere dicendi temperato et ornato professis uirginibus proponit tanquam sub exempli forma quod moribus imitentur et dicit" ; 50 (Style sublime).

informent la pensée augustinienne mêmes lorsqu'elles sont illustrées par des exemples de textes bibliques et chrétiens.

Un cas très significatif et symbolique est offert par les considérations esthétiques qu'Augustin expose à propos des clausules. Il avait gardé le goût des rythmes classiques, fondés sur les oppositions quantitatives du système vocalique, que, comme l'élite culturelle de son temps, il entendait toujours⁷². On ne peut qu'être frappé qu'Augustin reconnaisse de bon gré - et non sans une pointe de fierté - qu'il recherche un ordre des mots d'où jaillissent des *numeri*⁷³. Cela excluait-il qu'il eût pu acquérir une connaissance et un sentiment réels des cadences "modernes" du latin parlé tardif populaire ?

Variation stylistique et attention

Nos analyses précédentes montrent au contraire que son sens profond de ses devoirs de pasteur impose de répondre négativement à cette question. Il convient cependant de se demander ici dans quelle mesure la fidélité de l'évêque à l'esthétique antique, même remise à neuf et parfois métamorphosée par son ingéniosité qui sut en découvrir la présence partielle dans la Bible elle-même, ne fut pas un obstacle à l'établissement d'une communication générale ? Renvoyons d'abord à tous les indices par lesquels, au temps de l'éloquence classique, il est évident que la nécessité de se faire comprendre (*docere*) d'un très large public (non seulement lors des délibérations au sénat, mais aussi lors des assemblées populaires), fut un souci majeur de l'orateur véritable, de Caton aux Gracques, puis à Cicéron⁷⁴. En second lieu, les adaptations mesurées que l'évêque offre de cet enseignement manifestent de manière éclatante la recherche d'une pédagogie active.

L'Africain reprend en effet les règles par lesquelles l'éloquence classique définit les trois genres de styles en fonction des trois tâches de l'orateur. Il insiste ensuite sur la nécessité absolue de la *variatio* stylistique. Le prédicateur doit non seulement savoir passer d'un style à l'autre, mais en outre s'assurer qu'il ne s'enlise pas dans un seul genre : "On ne croira pas qu'il échappe

72. *Ib.*, 4, 20, 41, *in fine* : "Ego autem ut de sensu meo loquar, qui mihi quam aliis et quam aliorum est utique notior, sicut in meo eloquio quantum modeste fieri arbitror, non praetermitto istos numeros clausularum : ita in auctoribus nostris hoc mihi plus placet, quod ibi eos rarissime inuenio".

73. Il est donc l'élève fidèle des leçons que donnait Cicéron dans l'*Orator*. H.I. MARROU a souligné qu'Augustin composait musicalement (*Retractatio*, p. 667) : la musique de sa langue appartient souvent à la tradition latine classique.

74. Cf. A. MICHEL, *Les rapports*, p. 231 sqq. et 632 sqq. et R. VOLKMANN, *Rhetorik*, p. 393 sqq.

à la technique oratoire de mélanger ces éléments : tout au contraire, le style doit être modifié en passant d'un genre à un autre, autant que faire se peut, de manière appropriée. Car, lorsqu'il s'attarde à un seul des trois, il retient moins l'attention de l'auditeur. Qu'aient lieu des passages d'une catégorie à l'autre, même s'il va trop loin, et le discours progresse de manière plus adaptée. Et cela, même si chaque genre séparément est susceptible de variations grâce auxquelles le discours des orateurs ne se laisse pas refroidir ou attiédir dans l'attention des auditeurs. Cependant, le style simple est supportable plus longtemps que le sublime, s'ils sont employés respectivement seuls. En effet, plus un choc psychologique doit être provoqué chez l'auditeur pour qu'il nous donne son assentiment, moins ce mouvement pourra se prolonger une fois qu'il aura été suffisamment provoqué. C'est pourquoi il faut prendre garde en voulant élever encore plus haut ce qui a déjà été élevé, qu'il ne retombe même du point où l'émotion l'avait déjà conduit. En revanche, si nous y intercalons en style plus simple ce qui doit être dit, le retour à ce qu'il est nécessaire de dire en style sublime se fait bien : ainsi l'impétuosité du discours doit-elle alterner comme une marée⁷⁵ .

La distinction entre fidélité à la tradition antique et adaptation à la réalité contemporaine est, en définitive, artificielle, dans la mesure où le véritable respect de la première implique la réalisation de la seconde, à condition que l'auteur ait la maîtrise vivante de cette *ars*. Or, Augustin ne cesse de songer concrètement à son public. Les expressions employées l'affirment avec précision : *detinet auditorem... decentius* (il s'agit de *decorum*, c'est-à-dire de l'adaptation au public et non de l'élégance⁷⁶) ... *procedit oratio... Non sinuntur refrigescere uel tepescere sensibus... Commotio animi... ut nobis assentiatur auditor... dictionis impetus*. Les leçons cicéroniennes nourrissent et enrichissent ces lignes ; mais, comme dirait Macrobe, elles ont été recomposées dans une page dont la perfection littéraire laisse elle-même peu de doute sur la profondeur de leur assimilation⁷⁷. C'est en quelque sorte la formulation d'une

75. AUG., *De doct. christ.*, 4, 22, 51 : "Nec quisquam praeter disciplinam esse existimet ista miscere : imo quantum congrue fieri potest, omnibus generibus dictio uarianda est. Nam quando proluxa est in uno genere, minus detinet auditorem. Cum uero fit in aliud ab alio transitus, etiamsi longius eat, decentius procedit oratio, quamuis habeant et singula genera uarietates suas in sermone eloquentium, quibus non sinuntur in eorum qui audiunt frigescere uel tepescere sensibus. Verumtamen facilius submissum solum quam solum grande diutius tolerari potest. Commotio quippe animi quanto magis excitanda est, ut nobis assentiatur auditor, tanto minus in ea diu teneri potest, cum fuerit quantum satis est excitata. Et ideo cauendum est ne dum uolumus altius erigere quod erectum est, etiam inde decidat, quo fuerit excitatione perductum. Interpositis uero quae sunt dicenda submissius, bene reeditur ad ea quae opus est granditer dici, ut dictionis impetus, sicut maris aestus alternet".

76. C'est le sens et l'usage cicéronien du mot. Cf. A. MICHEL, *Les rapports*, p. 130 sqq.

77. MACROB., *Saturn.*, *Prooemium* : "Nos quoque quicquid diuersa lectione quaesiuius commitemus stilo, ut in ordinem eodem digerente

profession de foi sur la communication chrétienne latine, qui est ici proposée par Augustin sur un ton magistral.

L'attention et la compréhension y deviennent les deux faces complémentaires d'un même acte, puisque l'orateur doit a fortiori se faire comprendre avant d'être approuvé. Cette préoccupation apparaît sans cesse dans le traité. Sitôt rappelées les trois missions de l'orateur, *docere, delectare, flectere*, Augustin précise que "celui qui parle en ayant la volonté d'instruire doit estimer qu'il n'a pas encore dit ce qu'il veut à celui qu'il veut instruire aussi longtemps qu'il ne s'en fait pas comprendre. Car, même s'il a dit ce qu'il comprend quant à lui, on doit juger qu'il ne l'a pas encore dit à celui duquel il ne s'est pas fait comprendre. Mais s'il s'est fait comprendre, de quelque manière qu'il l'ait dit, il l'a dit"⁷⁸. On ne saurait mieux affirmer la primauté de la communication sur l'éloquence.

Vehementer impelli

La fonction purement pédagogique, elle, est nettement renforcée par un rôle psychagogique (*delectare, flectere*), à un point tel que l'orateur chrétien doit se livrer à un véritable corps à corps avec son public. Quelques unes des expressions augustiniennes qui émaillent le traité confirment cette recommandation particulière, adressée au futur prédicateur. La parénèse morale doit être efficace ; Augustin cite à ce propos une page écrite par Ambroise en style sublime, et il la commente en ces termes : "Il est assez évident - à mon avis - que cette éloquence pousse avec véhémence les femmes à ne pas corrompre leur beauté par des fards"⁷⁹. *Vehementer impelli* : la parole majestueuse, mais aussi incisive, d'Ambroise prend efficacement à parti ses auditrices. Augustin remarque ailleurs que le style simple arrache des applaudissements et des acclamations aux auditeurs, et que de son côté "le style sublime réprime sous son poids les mots du public, mais lui fait exprimer des larmes"⁸⁰.

Deux siècles plus tard, Isidore de Séville remarquera que les *lectores* savent adopter une diction si pathétique qu'ils poussent

coalescat..."

78. *Ib.* : "Qui ergo dicit cum docere uult, quamdiu non intelligitur, nondum se existimet dixisse quod uult ei quem uult docere. Quia etsi dixit quod ipse intelligit, nondum illi dixisse putandus est, a quo intellectus non est ; si uero intellectus est, quocumque modo dixerit, dixit".

79. Avg., *De doct. christ.*, 4, 21, 50 : "Satis, ut existimo, apparet feminas ne suam fucis adulterent formam et ad pudorem et ad timorem hac facundia uehementer impelli".

80. *Ib.*, 53 : "Grande autem genus plerumque pondere suo uoces premit, sed lacrimas exprimit". Nous avons tenté de rendre le jeu étymologique sur les préfixes dans notre traduction.

les auditeurs à la componction⁸¹. Ces analyses ne sont pas restées théoriques : Augustin a eu tout à fait conscience des limites de sa propre éloquence. De nombreuses allusions indiquent son inquiétude devant la résistance - au moins passive - ou l'absence (au sens de l'"inattention") des fidèles⁸². Une objection complémentaire est possible : est-ce qu'en définitive toute la partie consacrée par Augustin aux niveaux les plus élevés de l'éloquence pastorale ne révélerait pas une certaine dichotomie ? Dans ce cas, le maître n'aurait visé, en réalité, que les plus cultivés de ses fidèles. Une telle remarque relève en fait d'une argumentation *a silentio*. Les indications positives qui plaident en sens contraire devraient nous convaincre qu'une telle réserve n'est pas fondée.

Nous disposons en outre d'au moins un argument positif direct, susceptible de lever complètement cette éventuelle difficulté. En effet, Augustin, toujours dans le cadre de son grand traité nous a laissé un témoignage vécu sur l'efficacité sociale du style sublime. Il rapporte que chaque année, à date fixe, la population de Césarée en Mauritanie se partageait en deux camps et se battait rituellement à coups de pierres⁸³. Cette guerre "plus que civile", comme dit Augustin en reprenant les mots de Lucain⁸⁴, provoquait naturellement des brutalités très graves. Augustin a prêché pour faire cesser cette coutume : "J'ai plaidé de toutes mes forces en style sublime pour arracher et chasser par mes mots, des coeurs et des moeurs, un mal si cruel et si enraciné. Malgré tout, je n'ai pas cru que mon plaidoyer serait suivi d'effet en les entendant m'acclamer, mais je l'ai cru en les voyant pleurer. Car leurs acclamations signifiaient qu'ils me comprenaient et qu'ils étaient enchantés, mais les pleurs qu'ils étaient convaincus⁸⁵". Il s'agit probablement d'une tradition folklorique dont l'origine se perdait dans la nuit des temps : quelque rite apparenté au charivari ou au carnaval, mais que peut-être les conflits religieux surgis autour du donatisme, souvent exacerbés en

81. Cf notre étude sur *Le lecteur*, p. 123 sqq.

82. Avg., *Sermo* 111, PL, t. 38, c. 642 : "Per angustam portam pauci intrant... Quid gaudemus ad multitudines ? Audite me, pauci. Scio quia multi auditis et pauci obauditis. Aream uideo, granum quaero. Et uix uidentur grana quando area tritatur. Sed futurum est ut uentiletur. Pauci ergo sunt qui saluantur in comparatione multorum periturorum...". Commentaire *ad loc.* de P. BROWN, *La vie*, p. 480.

83. Avg., *De doct. christ.*, 4, 24, 53.

84. *Ib.*, "Cum apud Caesaream Mauritaniae populo dissuaderem pugnam ciuilem uel potius plus quam ciuilem". Cf. LUCAIN, *Pharsale*, 1, 1 et 2 : "Bella per Emathios plus quam ciuilia campos / iusque datum sceleri canimus".

85. *Ib.* : "Egi enim granditer, quantum ualui, ut tam crudele atque inueteratum malum de cordibus et moribus eorum auellerem pelleremque dicendo. Non tamen egisse aliquid me putauit cum eos audirem acclamantes, sed cum flentes uiderem. Acclamationibus quidem se doceri et delectari, flecti autem lacrimis indicabant".

certaines régions, avaient transformé en explosions de violence⁸⁶. Comme sa nature même l'implique, les combattants se recrutèrent probablement dans cet *humillimum uulgus* dont parle souvent Augustin⁸⁷. Il s'agissait donc de convaincre non l'élite, mais le menu peuple, c'est-à-dire des illettrés dont Augustin suivit attentivement les réactions. Il nous raconte sa propre émotion et son bonheur d'apprendre que cette coutume barbare avait disparu ; A moins d'adopter un point de vue hypercritique, un tel *testimonium* prouve de manière très nette combien les analyses augustiniennes sont en relation étroite avec la réalité linguistique. Quelle autre interprétation, en effet, à cette efficacité de la parole que sa réception parfaite par les fidèles ? C'est un bel exemple de communication verticale aux derniers jours de l'Afrique romaine⁸⁸. Toutes les pages qui ont analysé les extraordinaires "dialogues avec la foule" qu'a su conduire Augustin confirment cette conclusion⁸⁹.

V - REALIA

Quelques problèmes qui concernent les réalités sociolinguistiques demeurent cependant en suspens. Or, ils se posent obligatoirement dans le cadre de notre enquête, et nous les verrons resurgir sans cesse d'un auteur à l'autre au long de notre progression vers la période protoromane.

Choix des traducteurs scripturaires

Le premier concerne la lecture des Ecritures, sous le double

86. Sur les violences ritualisées liées à ce type de comportement, cf. D. FABRE, J. LACROIX, *La vie quotidienne des paysans en Languedoc au XIX^e siècle*, Paris, 1973, p. 406 sqq.; E. LEROY - LADURIE, *Le carnaval de Romans, De la Chandeleur au Mercredi des cendres*, Paris, 1979.

87. On voit mal les notables et les *potentes* se livrer à ces combats, surtout à l'époque où les grands propriétaires disposaient de milices privées. Anthropologiquement, il est toutefois certes possible que ces affrontements rituels aient été le fait de la jeunesse aristocratique. Mais les modes choisis appartiennent par leur sauvagerie à une culture non civilisée.

88. Pour reprendre le titre de P. BROWN, *La fin de l'Afrique romaine*, p. 503 de *La vie*.

89. On se reportera avec grand profit au chapitre 11, *Dialogues avec la foule* du livre d'A. Mandouze, p. 593-663, qui donne de nombreuses indications en ce sens. *L'affaire Pinianus* (p. 629-634) est exemplaire de ce que nous appellerions volontiers une situation de communication forcée bilatérale : la foule surexcitée réplique à son évêque... qui argumente et répond. Les paroles se mêlent entre le *doctor ecclesiae* et le *uulgus* (dont la colère et l'angoisse ne devaient pas peu contribuer à relâcher le langage, malgré le respect et l'amour que portaient à leur évêque ses fidèles).

aspect de la clarté de la langue et de la maîtrise de l'élocution. La langue et les styles de la Bible servent de référence à notre auteur. Les études littéraires de textes pris dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament sont nombreuses et étendues dans le traité *Sur l'éducation chrétienne*. Quand Augustin s'apprête à y donner une analyse du langage figuré, il ouvre celle-ci par des considérations générales où il justifie le choix du passage commenté et la méthode suivie. Il nous donne alors cette indication précieuse : "Je ne suivrai pas la traduction dite des Septante. Le Saint - Esprit a certes guidé leur travail de traducteurs. Mais on a l'impression qu'ils ont employé des traductions qui s'écartent de l'original pour que l'attention du lecteur fût encore plus incitée à scruter le sens spirituel. Il en est résulté que certains passages sont trop obscurs parce que le caractère métaphorique en est trop accentué. Mais je suivrai la traduction du prêtre Jérôme qui l'établissait directement de l'hébreu en latin, grâce à sa connaissance des deux langues⁹⁰. "

Le goût pratique de la clarté a donc guidé la préférence de l'évêque. Il ne se laisse pas arrêter par la force de la tradition. Malgré le prestige dont jouit la traduction usuelle des Septante en Afrique (*Itala* ou *Afra*, selon une terminologie à la fois traditionnelle et peu nette⁹¹), il leur reproche leur manque de clarté (*obscuriora*). *Obscurus*, rappelons-le, s'oppose à *clarus*, mais aussi à *apertus* et à *planus*. C'est le vocabulaire traditionnel par lequel Cicéron jugeait des qualités de la langue d'un orateur. D'autre part, Jérôme, nous le savons, recherchait dans ses traductions une certaine *elegantia*, et il se refusait à rester prisonnier d'un mot à mot servile⁹². Sans nous attarder sur ce point, soulignons la coïncidence de pensée de ces deux savants. Augustin nous indique à la fois que la rudesse des traductions anciennes de la Bible n'était pas une garantie de clarté pour les auditeurs tandis qu'inversement, la recherche, par Jérôme, d'un certain poli du langage - d'une certaine

90. Avg., *De doct. christ.*, 4, 7, 15 : "Non autem secundum Septuaginta interpretes qui etiam ipsi diuino Spiritu interpretati, ob hoc aliter uidentur nonnulla dixisse ut ad spiritalem sensum scrutandum magis admoneretur lectoris intentio ; unde etiam obscuriora nonnulla, quia magis tropica sunt, eorum ; sed sicut ex Hebraeo in Latinum eloquium presbytero Hieronymo utriusque linguae perito interpretante, translata sunt". Augustin était un lecteur assidu de Jérôme, comme l'a récemment rappelé A. R. BASTIAENSEN, *Augustin et ses prédécesseurs latins chrétiens*, in *Augustiniana Traiectensia*, p. 25-57.

91. Sur ces questions, cf. dans A.M. LA BONNARDIERE, *Saint Augustin et la Bible*, Paris, 1986 (coll. *Bible de tous les temps*, t. 3) les études d'A. M. LA BONNARDIERE, *L'initiation biblique d'Augustin* (p. 27-47) et *Augustin a-t-il utilisé la "Vulgate" de Jérôme* (p. 303-322) et d'E. PAOLI-LAFAYE, *Les "lecteurs" des textes bibliques* (p. 59-74) ; D. DE BRUYNE, *L'Itala de saint Augustin*, in *Rev. Bén.*, t. 25, 1913, p. 294-314 ; F. CAVALLERA, *Encore l'Itala de saint Augustin*, in *Bull. de litt. eccl.*, t. 29, 1928, p. 119-136.

92. Comme on le lit dans HIER., ep. 57 (*Ad Pammachium*), *De optimo genere interpretandi*. Cf. le commentaire *ad loc.* de G.M.J. BARTELINK dans son édition (Leyde, 1980) et nos remarques dans *Saint Jérôme et l'elegantia*.

elegantia - a éclairé le texte au lieu de l'obscurcir. Il est vrai que ces considérations s'adressent ici à des lettrés ; mais nous croyons que l'opposition entre clarté et obscurité concerne l'ensemble des fidèles. Cette conclusion complète et corrige les assertions d'Augustin sur son refus de la grammaticalité à tout prix⁹³.

Paroles dites et textes écrits

Faudrait-il nuancer fortement ces conclusions si positives en reprenant un argument souvent invoqué tant par les philologues romanistes que par certains historiens : il n'y aurait pas identité entre les discours lus ou dits et les textes écrits qui nous sont parvenus ? A partir du moment où serait admis un écart très important entre la pratique orale et sa tradition écrite, il n'y aurait pas lieu d'admettre qu'il ait existé un véritable lien entre communication écrite et communication orale. Mais une telle argumentation pousse au-delà d'une critique raisonnable le scepticisme historique. Car absolument tout plaide en sens contraire, à tel point que ce type de distinction relève à nos yeux de la pure conjecture.

Faisons néanmoins place à l'objection. Elle a été exprimée notamment par un des spécialistes de la prédication augustinienne : "Ce qui est vrai de tous les bons orateurs l'est aussi d'Augustin : le texte conservé grâce aux tachygraphes ne reproduit que de loin le texte prononcé réellement... Si beaux que soient ses discours sur le papier, écrit Possidius, c'est lui qu'il faut entendre⁹⁴". Possidius a écrit ces lignes pleines de nostalgie, quelque temps après la disparition d'Augustin, alors qu'il achevait de compléter le catalogue de sa bibliothèque⁹⁵. Il ne dit nullement que le texte des sermons pris à la volée par les tachygraphes est infidèle aux paroles prononcées par l'évêque. Mais il ressent très profondément l'absence de son maître et veut laisser entendre que rien ne saurait combler ce vide. Il n'en dit pas plus, et c'est par une extrapolation abusive que l'on conclut comme le fit l'étude citée.

Cet argument négatif direct se trouve donc infirmé. Les indices positifs sont au contraire nombreux et sans équivoque. Lorsqu'Augustin énumère avec soin les conditions auxquelles doit satisfaire l'orateur chrétien pour soutenir l'attention de son public, il déclare : "Car pour plaire on parle même de sujets connus ; là, ce n'est pas leur teneur, mais la manière d'en parler qui mérite l'attention. Si cette

93. Les choix théoriques de Jérôme et d'Augustin sont donc très distincts. Augustin ouvre une voie plus nette vers l'acceptation du *sermo humilis* en tant que tel (et non comme variante libre du *sermo submissus*) ; c'est-à-dire qu'il annonce et légitime une éloquence pré-médiévale, comme celle que conduira à sa perfection Césaire d'Arles.

94. F. VAN DER MEER, *Saint Augustin pasteur d'âmes*, t. 2, 3^e partie, *La prédication*, p. 195 - 288, p. 206. Il a été en partie suivi par A. MANDOUZE, *Saint Augustin*, p. 615 - 616.

95. Sur ces circonstances, P. BROWN, *La vie*, p. 520.

manière, elle aussi, est déjà connue, et qu'elle ait la faveur de l'auditoire, cela ne fait pratiquement pas de différence que celui qui traite ce sujet soit un orateur ou un lecteur⁹⁶".

Ecoute collective de l'Écriture

L'équivalence qu'établit Augustin entre le *lector* et le *dictor* est ici complète : le commentaire qu'il ajoute ôterait toute hésitation sur le caractère interchangeable des rôles, et donc sur l'identité entre texte dit et texte lu, c'est-à-dire sur la fidélité de l'écrit au dit. Un sermon illustre d'ailleurs de manière éclatante comment on passait directement du texte manuscrit au texte lu. Il a été prononcé à l'occasion d'un scandale, en 424, et donc à l'époque où Augustin achevait le traité *Sur l'éducation chrétienne*⁹⁷. L'évêque réussit alors à apaiser les esprits et il prononce, à l'occasion de la réconciliation, une de ces homélies où il guide pas à pas son auditoire. Il s'apprête alors à faire lire un passage des *Actes des Apôtres*, en ces termes : "Beaucoup connaissent l'Écriture Sainte, mais pour vous rafraîchir la mémoire, il va vous être fait publiquement une lecture du *Livre des Apôtres* pour que vous voyiez où a été décrite la conduite que nous désirons suivre. Pendant donc qu'elle sera prononcée, je vous veux très attentifs⁹⁸". Le manuscrit offre à ce moment l'annotation suivante : "Et le diacre Lazare lit⁹⁹". Suit le texte lu par ce diacre. Puis une nouvelle annotation du tachygraphe : "Lorsque Lazare eut achevé cette lecture publique et remis le codex à l'évêque, Augustin prit la parole¹⁰⁰". Le manuscrit reproduit alors les mots de l'évêque : "Moi aussi je veux lire. J'ai en effet plus de plaisir à lire cette parole qu'à développer la mienne¹⁰¹". Ce *testimonium* prouve que le public des fidèles, encore au début du V^e siècle, suivait le mot à mot de la Bible lorsqu'elle lui était lue à haute voix, sans le truchement d'aucune traduction, ni de quelque médiateur que ce soit. Or, l'affaire en question avait mis en émoi toute la population d'Hippone ; les explications et les directives d'Augustin s'adressaient à tous les baptisés : *potentes* et *humiles*

96. Avg., *De doct. christ.*, 4, 11, 25 : "Nam delectandi gratia etiam nota dicuntur: ubi non ipsa sed modus quo dicuntur attenditur. Quod si et ipse iam notus est atque auditoribus placet, pene nihil interest utrum is qui dicit dictor uel lector sit".

97. Cf. sur les détails biographiques P. BROWN, *La Vie*, p. 491-492.

98. Avg., *Sermo* 356, 1 (PL, t. 39, c. 1574) : "Scripturas sanctas multi noueritis, tamen ad commemorandos uos, ipsa de libro Apostolorum uobis lectio recitabitur, ut uideatis ubi descripta sit forma quam desideramus implere. Dum ergo recitatur, uos intentissimos uolo...".

99. *Ib.*: "Et Lazarus diaconus legit".

100 - *Ib.* : "Cumque Lazarus recitasset et episcopo codicem tradidisset, Augustinus dixit".

101. *Ib.*: "Et ego legere uolo. Plus enim me delectat huius uerbi esse lectorem quam uerbi mei disputatorem".

étaient mêlés. Les *illitterati* participaient activement à cette écoute. Tous les indices convergent là aussi vers cette conclusion : dans la mesure où les fidèles étaient latinophones, le texte des Ecritures leur était lu directement en latin, sans qu'il y eût besoin d'un interprète. Sermons et textes sacrés sont donc communiqués aux chrétiens tout naturellement dans la langue vivante de toute la communauté. Ces témoignages et ces observations demeureront inchangés au temps de Grégoire le Grand qui établira le contact avec ses auditeurs exactement selon les modalités augustiniennes, et il y a tout lieu de penser que la situation ne sera pas différente en Espagne isidorienne¹⁰². Toute solution de continuité entre la lettre et la parole est encore exclue¹⁰³.

Le lector

Le médiateur entre l'une et l'autre fonction était souvent un *lector*. Le clerc qui avait reçu cet ordre mineur avait pour fonction de retransformer la tradition écrite de la Parole de Dieu en communication orale. Sa tâche n'était pas aisée, et elle demandait une formation et une technique fondées solidement sur l'enseignement du *grammaticus*¹⁰⁴. Augustin énumère sur celles-ci un certain nombre de précisions qui confirment nos conclusions précédentes, et qui permettent même de discerner l'intensité et l'étendue de la communication. Car bien lire à haute voix les textes de l'Ecriture supposait qu'on les prononçât avec des intonations de la voix et des pauses dans l'élocution qui rendissent le sens du texte aussi clair que possible aux auditeurs. Cette maîtrise de la prononciation passait par celle de la ponctuation¹⁰⁵.

Nous pouvons nous faire une idée précise de cet apprentissage grâce à des remarques adventices de l'évêque. Il déplore, en effet, que certains des lettrés nouvellement convertis manquent parfois tant de charité chrétienne que d'une expérience juste de la vraie piété. Car, selon la recommandation d'Augustin, "ils doivent savoir que ce n'est que le mouvement de l'âme, et non pas celui de la voix, qui parvient aux oreilles de Dieu : alors ils ne lanceront pas de railleries s'il leur arrive de se rendre compte que tel serviteur ou ministre de l'Eglise invoque Dieu en commettant des barbarismes et des solécismes, ou bien ne comprend pas les mots qu'il lit à haute

102 - Cf. *infra*, ch. III, p. 000 et IV, p. 000.

103. C'était la pensée, semble-t-il, d'H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin*, p. 506 .

104. La lecture à haute voix sous la conduite du *grammaticus* était une des quatre opérations scolaires fondamentales lors de l'étude des textes. Nous avons étudié certains détails de ces aspects techniques dans notre étude *Le lecteur* et *infra*, ch. VI.

105. Voir les précisions données par H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin*, p. 20 sqq.; p. 424 sqq.

voix, en plaçant les pauses de la ponctuation en désordre¹⁰⁶". Augustin recommande de corriger ces défauts pour que le peuple comprenne bien ce qu'il entend¹⁰⁷. Un tel texte est symétrique de celui où nous avons vu Augustin accepter les barbarismes de l'orateur s'ils sont le prix d'une communication claire¹⁰⁸. La parole des serviteurs de l'Eglise dérogera aux règles de la grammaire si leur niveau culturel est bas : ce ne sont pas les seules fautes de langue "légitimées" par l'usage biblique qui sont ici en cause.

Ponctuation et prononciation

On se gardera de conclure d'un tel passage qu'il y avait un problème concernant la latinité. Ces clercs, certes, ne comprennent pas, par moments, ce qu'ils lisent. Cependant, il ne s'agit nullement d'un problème de langue, mais seulement de la capacité de lire les manuscrits et d'interpréter oralement la ponctuation qui y figure (ou qu'il a fallu y ajouter). Mal formés sans doute, ayant insuffisamment préparé leur texte, ou intimidés par la *recitatio* publique, ces lecteurs achoppent sur le déchiffrement : tel un écolier malhabile qui ânonne une page de lecture, sous la conduite d'un maître impuissant à empêcher que l'émission orale tourne à la confusion, et parfois s'achève en un silence. Le public ne comprend pas, dans ce cas, ce qui lui est si mal lu, mais la communication sera rétablie au prix d'une lecture améliorée : c'est la preuve que les problèmes en cause ne concernent pas la langue elle-même. Tout au contraire, ces recommandations et ces précautions montrent à quel point est vivante la latinité : les mots latins sont copiés, déchiffrés, coupés... bien ou mal, mais ils déroulent le tissu d'une communication vive.

Augustin a repris, réorganisé et détaillé ces remarques dans son traité *Sur l'éducation chrétienne*, en employant cette fois les termes techniques précis : "Quand le vocabulaire lui-même crée l'ambiguïté de l'écriture, on doit d'abord s'assurer de n'avoir ni mal ponctué, ni mal prononcé. Lorsqu'en examinant le texte avec attention, on voit clairement que la manière dont il doit être ponctué et dont il doit être prononcé n'est pas certaine, il faut consulter la règle de foi¹⁰⁹". Augustin énonce alors divers exemples de

106. Avg., *De cat. rud.*, 9, 13 : "Nouerint enim non esse uocem ad aures Dei nisi animi affectum : ita enim non irridebunt si aliquos antistites et ministros Ecclesiae forte animaduerterint uel cum barbarismis et soloecismis Deum inuocare, uel eadem uerba quae pronuntiant non intelligere, perturbateque distinguere".

107. *Ib.* : "Non quia ista minime corrigenda sunt, ut populus ad id quod plane intelligit, dicat Amen". On rapprochera naturellement ce passage des vers où Alcuin déplore que les fautes de copie provoquent un brusque silence du lecteur embarrassé. La comparaison a ses limites : les recommandations d'Alcuin concernent d'abord la lecture en milieu monacal, restreint et clos.

108. Cf. *supra*, p. 000.

109. Avg., *De doc. christ.*, 3, 2, 2 : "Sed cum uerba propria faciunt ambiguam Scripturam, primo uidendum est ne male distinxerimus

ponctuation malheureuse. Il traite ensuite de la prononciation. Celle-ci concerne essentiellement les registres de la voix : élever ou abaisser le ton, prendre un accent interrogatif ou affirmatif, etc... Il ne s'agit pas d'orthoépïe : "Toutes mes remarques au sujet des ambiguïtés provoquées par la ponctuation s'appliquent aussi à celles qui sont dues à la prononciation. Car, à moins que le manque de soin abusif du lecteur ne la gâche, la correction s'obtient en s'appuyant soit sur la règle de la foi, soit sur le contexte antérieur ou ultérieur¹¹⁰". Suivent des exemples de tels problèmes et de leur solution en une analyse de divers textes où sont justifiées les intonations dans la manière de lire que doivent adopter les lecteurs¹¹¹. Ecouter l'Écriture lue en latin par des *lectores* (ou par d'autres serviteurs de l'Église) mettait donc en jeu toutes les nuances de la communication orale latine : l'oreille des fidèles avait besoin de guides sûrs, dont la lecture leur transmittait oralement un enseignement clair et sans équivoques. La maîtrise de l'information orthodoxe supposait donc que fussent remplies les conditions dont le respect exact implique que la latinité ait été toujours intimement vive.

Le latin, langue maternelle

Viva voce ? Le latin parlé tardif populaire se laisse-t-il deviner dans l'oeuvre d'Augustin autrement que négativement? Augustin a laissé trop de témoignages précis sur la réalité langagière qui l'entourait pour qu'une telle question puisse recevoir une réponse négative. Des *testimonia* explicites permettent de fixer le statut de cette langue d'une manière que peu d'autres auteurs autoriseront, tant est grande leur précision. Le latin est la langue vivante de l'Afrique romaine, dans le sens où nous avons défini la notion de langue vivante : il est la langue maternelle apprise spontanément par les enfants. S'adressant aux chrétiens qui savent lire seuls les Écritures et qui prétendent disposer d'un savoir autonome dont ils sont fiers, l'évêque les raisonne en ces termes : "Ils devront nécessairement admettre que chacun d'entre nous a appris sa propre langue à force de l'entendre depuis sa plus tendre enfance, mais que pour le grec, l'hébreu ou toute autre langue ou cela s'est fait semblablement par l'ouïe ou en la recevant par un précepteur¹¹²". Le

aut pronuntiauerimus. Cum ergo adhibita intentio incertum esse peruiderit quomodo distinguendum aut quomodo pronuntiandum sit, consulat regulam fidei". La règle de foi désigne l'Écriture, selon la lecture "orthodoxe" qui en est faite dans la "grande Église".

110. *Ib.*, 3, 3, 6 : "Quaecumque autem de ambiguis distinctionibus diximus, eadem obseruanda sunt et in ambiguis pronuntiationibus. Nam et ipsae nisi lectoris nimia uitentur incuria, aut regulis fidei corriguntur, aut praecedentis uel consequentis contextione sermonis".

111. *Ib.* Ces exemples donnés par Augustin seront repris à la lettre par Isidore de Séville (cf. *infra*, ch. IV, p.000).

112. *Ib.*, *Prol.*, 5, 9 : "Concedant necesse est unumquemque nostrum

contexte garantit qu'il s'agit du latin. Tout enfant africain y avait naturellement accès ; Augustin a raconté dans les *Confessions* l'apparition du langage chez l'enfant qu'il avait été¹¹³ ; il s'interroge plus loin, dans le même récit sur les raisons qui lui ont fait haïr le grec : "De toute évidence, la difficulté d'apprendre une langue étrangère avait pour ainsi dire aspergé de fiel toutes les douceurs du grec qu'apportaient avec eux les récits légendaires. Je ne savais, en effet, pas un mot de grec et j'étais l'objet constant de menaces qui me promettaient des peines à la cruauté terrible pour me le faire apprendre. Certes, je ne savais, par le passé, pas un mot de latin ; mais je l'ai appris par simple attention, sans crainte ni sévices, même au milieu des câlineries des nourrices, entre leurs risettes et leurs badinages. J'ai vraiment appris le latin sans être pressé par le poids menaçant de la contrainte, chaque fois que mon cœur me poussait à mettre au jour ses impressions : et cela ne pouvait se faire sans que j'eusse appris quelques mots, non de professeurs, mais de locuteurs dans les oreilles desquels j'avais envie de donner naissance à tout ce que je ressentais¹¹⁴".

Le caractère absolument naturel et spontané de l'acquisition de la langue latine en Afrique est ainsi clairement établi. La relation négative d'Augustin à la culture et à la langue grecques l'ont conduit à approfondir cette analyse : il a été réfractaire à tous les aspects contraignants de l'éducation. Son vocabulaire est significatif ; l'enfant s'est révolté contre des obligations qu'il jugeait excessives : *felle aspergebat... saevis terroribus et poenis*. Le passif impersonnel *instabatur* souligne l'impression de persécution que ressent l'enfant ; il se dresse contre une agression aveugle et injuste. Augustin garde, longtemps après cet apprentissage, le souvenir de la liberté avec laquelle il s'est mis spontanément à parler

et ab ineunte pueritia consuetudine audiendi linguam suam didicisse, et aliam aliquam uel graecam uel hebraeam, uel quamlibet caeterarum, aut similiter audiendo aut per hominem praeceptorem accepisse".

113. *AvG.*, *Conf.*, 1, 8, 13.

114. *Ib.*, 1, 14, 23 : "Videlicet difficultas, difficultas omnino ediscendae linguae peregrinae quasi felle aspergebat omnes suauitates graecas fabulosarum narrationum. Nulla enim uerba illa noueram et saevis terroribus ac poenis, ut nossem, instabatur mihi uehementer. Nam latine aliquando infans utique nulla noueram et tamen aduertendo didici sine ullo metu atque cruciatu inter etiam blandimenta nutricum et ioca arridentium et laetitias alludentium. Didici uero illa sine poenali onere urgentium, cum me urgeret cor meum ad parienda concepta sua, id quod non esset, nisi aliqua uerba didicissem non a docentibus sed a loquentibus, in quorum ego auribus parturiebam quidquid sentissem". Les efforts qu'Augustin s'imposa par la suite, et qu'il était peut-être en train d'accomplir au moment où il rédigeait ses *Confessions*, pour acquérir une maîtrise réelle du grec, jusqu'à être probablement capable de lire Origène dans le texte original, ont-ils quelque peu influencé ses souvenirs, en aggravant le caractère opprimant de l'apprentissage scolaire dans la mémoire de l'adulte ? Cf. G. BARTELINK, *Die Beeinflussung Augustins durch die griechischen Patres*, in *Augustiniana Traiectina*, p. 9-24.

latin, poussé par le meilleur aiguillon qui soit, le besoin de s'exprimer. Il distingue avec soin l'usage de la parole (*loquentibus*) de la pratique pédagogique (*docentibus*). La seule motivation - mais elle fut essentielle - chez l'enfant était son désir de communiquer, ici exprimé par une métaphore filée d'ordre génésique¹¹⁵. L'enfant est "gros" des signaux qu'il lui faut mettre au jour (*parturio*) : la forme matérielle de cette information qu'il porte déjà en son cœur lui est donnée par l'écoute avide des locuteurs qui l'entourent.

On pourra objecter qu'Augustin n'appartenait pas à une famille d'*humiliores* illettrés. Son père, pour être curiale, si modeste qu'eût été la fonction, devait être instruit ; sa mère n'était pas dépourvue de culture¹¹⁶. Certes, il est vraisemblable que le niveau culturel et donc linguistique de la famille dépassait nettement celui de l'*humillimum vulgus* de Thagaste¹¹⁷. Mais ces restrictions ne sauraient s'appliquer aux nourrices : c'étaient des femmes de niveau modeste. Rappelons en outre qu'Augustin a décrit dans un autre passage comment les nourrices déforment leur prononciation pour communiquer avec les tout petits¹¹⁸. L'enfant Augustin était heureux de les entendre rire et plaisanter dans leurs travaux quotidiens ; c'est dire qu'il a d'abord entendu la langue parlée la plus populaire, sous sa forme la plus spontanée. Or, c'est cette langue, comme il nous le raconte dans son autobiographie, qui lui a donné un accès rapide et aisé aux trésors de la littérature latine, et, par eux, à une maîtrise supérieure du maniement de la langue elle-même.

L'accent du latin d'Afrique

Nous avons déjà vu Augustin égrener çà et là quelques notations sur le latin parlé en Afrique. Il ressort avec netteté de ses indications que le latin est la langue vivante de l'Afrique romaine, la langue maternelle de tous les locuteurs - au moins en milieu romanisé¹¹⁹. Elle ne vit pas néanmoins comme un paradigme plus ou moins

115. Renvoyons ici aussi à T. TODOROV, *Théories du symbole*, p. 35 sqq. et au travail récent de C. LEPELLEY, *Un aspect de la conversion d'Augustin, La rupture avec ses ambitions sociales et politiques*, in *Saint-Augustin, Bulletin de Litt. Eccl.*, t. 88, 3-4, 1987, p. 229-246 Ce sentiment que le latin est une langue naturellement parlée ressortira encore mieux par comparaison avec le point de vue exprimé par Dante sur le rapport entre le latin et la langue maternelle des Italiens du XIII^e siècle : "Vulgarem locutionem asserimus, quam sine omni regula nutricem imitantes accipimus. Est et inde alia locutio secundaria nobis, quam Romani grammaticam uocauerunt (*De uulgari eloquentia*, 1, 1, 2-3)". Au temps de Dante, il y a quelques siècles que le latin n'est plus qu'une grammaire.

116. Sur le statut social d'Augustin et de sa famille, P. BROWN, *La vie*, notamment les chap. 2 (Monique) et 3 (L'éducation).

117. Mais le latin de Monique n'était pas châtié. Cf. *infra*, n. 121.

118. Cf. *supra*, n. 27.

119. Nous ne traiterons pas ici des rapports entre le latin et les

abstrait de la romanité. Augustin a remarqué, au contraire, qu'elle offre des caractères linguistiques particuliers, en divers passages du traité *Sur l'ordre*. Dialoguant avec sa mère, il insiste d'abord sur la notion d'équilibre. Il a noté que les barbarismes, solécismes ou métaplasmes donnent un certain sel aux oeuvres des poètes qui ont "domestiqué" ces anomalies grammaticales, mais que, s'ils apparaissaient concentrés en un seul passage, ils le rendraient inintelligible¹²⁰.

Plus loin, il fait l'éloge de sa mère et prend la mesure de ses mérites. Il ajoute alors : "Si je te disais que tu parviendrais aisément à un type d'expression vierge de tout défaut d'élocution et de langue, je mentirais assurément. Moi-même qui me suis trouvé dans l'obligation d'acquérir cette perfection, je subis encore les tracasseries des Italiens dans ma prononciation de nombre de mots, et je leur adresse à mon tour des critiques d'ordre phonétique. La sûreté due à la technique diffère de celle que l'on doit à des origines ethniques¹²¹". On se prend évidemment à regretter qu'Augustin se soit contenté d'une indication générale sans citer d'exemple précis (ce n'était pas l'objet de son traité). Mais, une fois de plus, il nous donne là un document pris sur le vif. Ces remarques concernent sans doute l'époque où il fut professeur de rhétorique à Rome, puis à Milan : le brillant maître provincial eut à affronter des oreilles savantes et critiques¹²². Mais il ressort de ses propos qu'il existait réellement

langues indigènes. Notre hypothèse est la suivante : en dépit des contrastes sociaux et géographiques, et malgré les rémanences indigènes, le latin était non seulement langue de communication verticale, mais aussi langue vivante commune dans l'Afrique romaine du V^e siècle. Ou un locuteur parlait le latin tardif (selon son registre culturel) ; ou il était allophone (punique, grec, berbère ; cf. sur ces distinctions C. COURTOIS, *Saint Augustin et le problème de la survivance du Punique*, in *Revue Africaine*, t. 94, 1950, p. 239-282) ; certains étaient bilingues. Mais aucun problème de communication ne provint du sein même de l'ensemble social et linguistique romain.

120. Avg., *De ordine*, 2, 3 (CC, SL, t. 39, p. 114) : "Soloecismos et barbarismos quos uocant poetae adamauerunt. Quae schemata et metaplasmos mutatis appellare nominibus quam manifesta uitia fugere malunt. Detrahe tamen ista carminibus, suauiissima condimenta desiderabimus. Congere multa in unum locum, totum acre putidum rancidum fastidibo. Transfer in liberam forensemque dictionem, quis non eam fugere atque in theatra se condere iubebit ? Ordo igitur ea gubernans et moderans nec apud se nimia nec ubilibet aliena esse patietur".

121. *Ib.*, 17, 45 (p. 131) : "Si enim dicam te facile ad eum sermonem peruenturam qui locutionis et linguae uitio careat, profecto mentiar. Me enim ipsum cui magna necessitas fuit ista perdiscere, adhuc in multis uerborum sonis Itali exagitant et a me uicissim, quod ad ipsum sonum attinet, reprehenduntur. Aliud est enim esse arte, aliud gente securum". En arrière-plan, on devine les pages célèbres où Cicéron, érigeant en norme langagière la parole des locuteurs cultivés romains, constate que cette perfection sonore leur est géographiquement innée.

122. P. BROWN, *La vie*, p. 78 sqq. (Le succès).

un accent latin d'Afrique ; c'est en ce sens qu'il est légitime de parler d'une *africitas*¹²³.

VI - LATINITE ET MODERNITE

Il s'ensuit évidemment que si un locuteur aussi cultivé qu'Augustin avait gardé un accent qui le distinguait de la pure urbanité chère à Cicéron, à César et à Quintilien, quelle ne devait pas être l'originalité "chromatique" du latin parlé en Afrique par les illettrés ! Par éclairs, celui-ci apparaît dans les *testimonia* augustiniens. La forme *ossum* en provient. A l'occasion, nous assistons même à des glissements morphologiques. Augustin a remarqué que dans le *Psaume* 231, qui était chanté "par la bouche du peuple"¹²⁴, le futur de *floreo* était passé de la seconde à la quatrième conjugaison¹²⁵. Rien n'interdisait de corriger ce barbarisme, "sauf l'habitude des chanteurs"¹²⁶. C'est un exemple précis des confusions morphologiques qui caractérisent le latin parlé tardif.

Plus loin, Augustin attribue clairement à ce latin une dénomination. Il veut prouver que les figures dites de style apparaissent aussi dans la langue quotidienne : "Pourtant, presque tous ces tropes qui, dit-on, s'apprennent à l'école des belles-lettres, se trouvent même dans des phrases de locuteurs qui n'ont suivi le cours d'aucun professeur de grammaire et se sont contentés du langage dont use le commun des mortels"¹²⁷.

123. Selon l'expression de K. SITTL, *Die lokalen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache mit besonderer Berücksichtigung des afrikanischen Latein*, Erlangen, 1882.

124. Avg., *De doct. christ*, 2, 20 : "de ore cantantium populorum".

125. Sur ces glissements, V. VÄÄNÄNEN, *Introduction*, par. 311-314 et P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 56. Cf. aussi le très intéressant article de Y. MALKIEL, *Croisement, empiètement, bousculade de verbes latins en hispano-roman*, in *RLiR*, t. 47, 1983, p. 217-297. Une longue analyse établit l'existence d'une zone chronologique pendant laquelle règne l'indécision morphologique : cette caractéristique, établie par l'auteur pour le latin parlé tardif et le protoroman hispanique, est à notre avis applicable à toute la *Romania*.

126. *Ib.* : "Nec quidquam impedit correctionem nisi consuetudo cantantium".

127. *Ib.*, 3, 19, 40 : "Quamuis pene omnes ii tropi qui liberali dicuntur arte cognosci, etiam in eorum reperiantur loquelis qui nullos grammaticos audierunt et eo quo uulgi utitur sermone contenti sunt. Quis non dicit piscinam etiam quae non habet pisces ?". L'analyse était déjà présente chez Cic., *Orat.*, 24, 81 : "Tralatione fortasse

On ne saurait être plus clair : la langue parlée par la masse des Africains (*uulgus*) se caractérise par le fait de ne pas avoir été passée au crible de la grammaire. Les singularités - et donc les irrégularités - de cette langue par rapport aux normes "classiques" retentissent à l'oreille d'Augustin, qui nous donne des exemples du vocabulaire et des expressions courantes. Ses dénominations sont cohérentes : *loquendi consuetudo uulgaris...* ; *sermo quo uulgus utitur...* ; *uulgi locutio*¹²⁸. L'évêque d'Hippone s'est aussi intéressé à cela.

Relativité de la norme

Il a été ainsi conduit à réfléchir à la nature de la vie du langage, dont les normes ne sont pas immuables. Les traductions latines de la Bible, constate Augustin, ne doivent pas suivre systématiquement l'usage des latinophones du passé, sous peine d'être inintelligibles. Poussant son raisonnement plus loin, Augustin explique : "La faute appelée solécisme n'est rien d'autre qu'un accord réalisé suivant une règle qui n'est plus celle des locuteurs d'autrefois, malgré leur autorité. Faut-il dire *inter homines* ou *inter hominibus*¹²⁹ ? Cela ne touche pas la connaissance des réalités. De même un barbarisme n'est-il pas qu'un énoncé proféré avec une orthographe ou une prononciation autre que celle des latinophones qui nous ont précédés ? ... Que représente donc le purisme si ce n'est le maintien d'une habitude qui n'est plus la nôtre, mais qui s'appuie sur l'autorité des locuteurs du passé¹³⁰". Ce notable essai de réflexion

crebrior qua frequentissime sermo omnis utitur non modo urbanorum sed etiam rusticanorum, si quidem est eorum gemmare uitis, sitire agros, laetas esse segetes".

128. Soulignons l'importance du terme *uulgus*. Nous sommes dans le domaine du "latin vulgaire", que nous préférons appeler latin parlé tardif populaire. Cf. *supra*, ch. I. Sur l'ouverture de l'évêque à la langue parlée, P. CHARLES, *L'élément populaire dans les sermons de saint Augustin*, in *Nlle Rev. théol.*, t. 69, 1947, p. 619-650 et G.J.M. BARTELINK, *Augustin und die lateinische Umgangssprache*, in *Mnemosyne*, t. 35, 1982, p. 283-289.

129. Sur ces confusions de cas en latin "vulgaire" en général, E. LÖFSTEDT, *Late latin*, p. 126 sqq.; *Syntactica*, 1, p. 69 sqq.; DAG NORBERG, *Syntaktische Forschungen*, p. 26 sqq. ; P.A. GAENG, *A study of nominal inflexions* ; A. ACQUATI, *Note di morfologia e sintassi latino-volgare nelle iscrizioni Africane*, in *Acme* t. 29, 1976, p. 43-72. L'exemple cité par Augustin correspondrait à un affaiblissement des désinences en *-ibus* dans la langue courante. La question est controversée.

130. Avg., *De doc. chr.*, 2, 13, 19 : "Nam soloecismus qui dicitur, nihil aliud est quam cum uerba non ea lege sibi coaptantur, qua coaptauerant qui priores nobis non sine auctoritate aliqua locuti sunt. Vtrum enim *inter homines* an *inter hominibus* dicatur, ad rerum non pertinet cognitionem. Item barbarismus, quid est aliud nisi uerbum non eis litteris uel sono enuntiatum, quo ab eis qui latine ante nos locuti sunt, enuntiari solet ? Quid est ergo integritas locutionis nisi alienae consuetudinis conseruatio, loquentium ueterum

sociolinguistique puise sans doute une partie de son contenu dans les traditions stoïciennes et dans l'enseignement du *grammaticus*¹³¹. Mais son originalité est vigoureuse car Augustin renverse ici les fins de cet enseignement : les règles du langage ne sont pas des valeurs telles qu'il faille les maintenir coûte que coûte, contre l'évolution de la parole vivante. La définition de la grammaire se trouve ainsi contestée dans ses fondements, justement parce que cette fois, Augustin pousse jusqu'à ses conséquences dernières la recommandation énoncée par Quintilien : "suivre l'usage"¹³². En outre, nous le voyons se tourner à plusieurs reprises vers le latin parlé par la foule, et ouvrir les voies - même si ce n'est qu'en principe - à la promotion littéraire du latin oral le plus vivant. Par là s'amorçait une franche rupture avec l'enseignement traditionnel du *grammaticus* et, naturellement, de Quintilien¹³³.

Quand, à la fin du VIII^e siècle, Alcuin retournera aux sources de la grammaticalité, ces réserves et ces repentirs auront disparu

auctoritate firmatae ?". Sur le prestige dû à l'ancienneté des mots, cf. QVINT., *Inst. orat.*, 1, 6, 1 : "Vetera maiestas quaedam et, ut sic dixerim, religio commendat".

131. Renvoyons notamment à A. MICHEL, *Les rapports*, p. 335 sqq. (*Latinité, Nature et Convention dans la grammaire de Cicéron*) ; p. 436-437 (*Stoïcisme et atticisme : la 'santé' du langage*). Analyser la nature des solécismes et définir leur rapport avec les *figurae* faisaient partie des questions essentielles débattues par les grammairiens latins : cf. à présent M. Baratin, *Naissance*, p. 270 sqq.

132. QVINT., *inst. or.*, 1, 6, 43 : "Superest consuetudo : nam fuerit paene ridiculum malle sermonem, quo locuti sint homines, quam quo loquantur ; et sane quid est aliud uetus sermo quam uetus loquendi consuetudo ?" Car l'usage a changé ! Solécismes et barbarismes, plus abondants en latin parlé tardif qu'en latin parlé classique, ne s'éliminent qu'au prix d'un repli sur les normes de langue d'une minorité culturelle - c'était le choix de Quintilien - , mais Augustin ne veut pas laisser la parole chrétienne s'enfermer dans ce cercle trop étroit. Est-il donc illusoire de pressentir dans ses remarques les prodromes du conflit qui partagera latinité et romanité (au sens moderne) ?

133. Qu'on en juge ! Cf. QVINT., *Inst. orat.*, 1, 6, 44 : "Constituendum in primis id ipsum quid sit, quod consuetudinem uocemus. Quod si ex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit praeceptum non orationi modo, sed, quod peius est, uitae". Inversement, au début du sixième siècle, Priscien proposera une norme langagière beaucoup plus souple centrée sur la notion de *uariatio* (M. BARATIN, *Naissance*, p. 448 sqq.) : convient-il de considérer ce surprenant changement comme le simple résultat d'un progrès dans la logique interne de la grammaire antique (devenant alors une linguistique), ou faut-il y déceler aussi l'indice d'un effort d'adaptation à des réalités sociolinguistiques mouvantes, et, dans ce dernier cas, rapprocher cet inflexible du *grammaticus* des efforts d'Augustin pour libérer la parole latine ?

de son enseignement¹³⁴. Augustin avait fait une place inédite au public des illettrés, et au latin qu'ils parlaient. Les souvenirs de son enfance, où il apprit le latin des nourrices, la mémoire de sa mère qui s'exprimait en une langue que n'avait pas polie la lime du grammairien, l'accent de son Afrique, toutes ces expériences intimes convergèrent avec les exigences de la pastorale pour le pousser à faire une place, théorique et pratique, plus grande à ce latin tardif parlé par le menu peuple d'Hippone. Il annonçait ainsi une communication adaptée à des temps neufs, postlatins et protoromans. Mais le temps de la latinité n'était pas encore révolu. Comme Cicéron, cinq siècles plus tôt, Augustin sait que les illettrés sont également doués naturellement de capacités esthétiques¹³⁵ : ceux-ci goûteront à tel ou tel jeu littéraire latin, pourvu que l'orateur se donne la peine de se faire comprendre d'eux, et, au besoin, leur permette de s'asseoir¹³⁶.

134. Cf. *infra*, chap. VI, p. 000 ; ch. VII, p. 000.

135. Cf. notamment Cic., *De orat.*, 3, 50, 195 (il n'est pas nécessaire d'avoir suivi les cours du rhéteur pour sentir les clausules) et Avg., *De doc. christ.*, 4, 7, 13 et *De mus.*, 1, 5, 10 : "Vnde fieri putas, ut imperita multitudo explodat saepe tibicinem nugatorios efferentem ; rursumque plaudat bene canenti, et prorsus quanto suauius canitur, tanto amplius et studiosius moueatur ?".

136. Avg., *De cat. rud.*, 13, 19 : "Saepe enim fit ut qui primo libenter audiebat uel audiendo uel stando fatigatus non iam laudans sed oscitans labia diducat et se abire uelle etiam inuitus ostendat. Quod ubi senserimus aut renouare oportet eius animum... aut oblata sessione succurrere, quanquam sine dubitatione melius fiat ubi decenter fieri potest ut a principio sedens audiat".